

PHILI

DERRIÈRE LE MASQUE

PAR JEANNE MORET



1fr.50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

parait tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

parait tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Parait le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

C92800

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION
"STELLA"**

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Breard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Marie ALBANÉSI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bragères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemains de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Matndroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIÈRES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Heroic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Émine.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWIT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIER : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUĀNS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Barthe NEULLIES : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la listière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLJAND : 269. *Entre deux coeurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
Jean THIERY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIERY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire Davril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

— IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS —

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92800

JEANNE MORET

~~Mon~~
**DERRIÈRE
LE MASQUE**

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

*A mon amie, M^{me} Charlotte BIOURD,
en témoignage d'une vieille et profonde affection.*

DERRIÈRE LE MASQUE

PREMIÈRE PARTIE

I

Une rue sombre... Chaussée glissante, mal pavée... Le pied s'enfonce par endroits dans la glaise pour trébucher un peu plus loin sur des pierres inégales, disjointes...

Un chantier qu'indique à peine la lanterne fichée sur la palissade... La lueur tremble dans la nuit. Elle éclaire des murs souillés que recouvrent partiellement des débris d'affiches multicolores.

Des boutiques... En existe-t-il? On ne saurait

l'affirmer. Des passants?... Mais la voie est déserte.

Pourtant, une forme s'avance. Elle marche d'aplomb, s'arrête parfois. Sous la lanterne du chantier de démolition, elle s'immobilise et semble consulter un plan, une lettre : on ne sait.

Le vent, qui souffle et fait palpiter la flamme du réverbère, vient battre l'extrémité d'une pancarte contre un mur : bruit discordant.

La silhouette féminine — car c'est une femme, décidément — reprend sa marche. Elle dépasse un tas de briques, franchit quelque cent mètres et atteint une sorte de boutique mal éclairée.

Sur la vitre, on distingue une enseigne : *Au Bon Coin. — Vins et Liqueurs.* M^{me} Rollin paraît satisfaite. Elle rectifie le désordre de sa toilette, enfonce son chapeau, tire ses gants et, sans hésitation, pose la main sur le bec-de-cane.

Si la rue est obscure, la boutique, nous l'avons dit, n'offre pas un éclairage brillant. Une seule ampoule électrique se balance à l'extrémité d'un fil, permettant de distinguer la muraille mal-propre, la glace à demi recouverte de taches suspectes, les tables, les chaises, tout le mobilier de l'estaminet de dernière catégorie.

Le timbre a résonné, mais personne ne

s'avance. La visiteuse ne s'impatiente pas. Elle regarde...

Bien que sa tenue soit simple, elle contraste avec les laideurs environnantes.

— Qu'est-ce que vous voulez?

Enfin, quelqu'un trouble le silence, s'inquiète, s'empresse. Hum! empressement,... ce mot-là ne convient guère.

— Qu'est-ce que vous voulez?

Cette phrase exprime l'étonnement, le mécontentement vague de qui n'ose pas encore employer les grands moyens. Mais que la réponse tarde un peu, et l'on verra.

La réplique jaillit sous forme d'une question :

— Monsieur Duron, peut-être?

— Ben oui! mais...

La visiteuse ne se démonte pas. Impeccable, elle se présente :

— M^{me} Rollin, du cabinet Lorival.

Elle attend,... puis, en l'absence de réaction, elle complète :

— Vous auriez l'intention de céder votre fonds de commerce?

La question est nette. L'autre tente une échappatoire :

— C'est-à-dire... Enfin, n'est-ce pas, on pourrait voir...

L'homme se gratte la tête. Il est petit, maigre.

Sa main libre joue avec les cordons de son tablier bleu.

Une voix — féminine celle-là — ajoute sèchement :

— D'abord, ce n'est pas à une heure pareille qu'on se présente chez « le monde ».

M^{me} Rollin sourit. Un bout de phrase, cela peint un homme... et même une femme. Elle ne se déconcerte pas pour autant :

— Je n'ai pas eu la possibilité de choisir mon heure. Puis le quartier est désert. Impossible de trouver un tramway.

— Ça, par exemple, vous y allez « un peu fort ! » clame la voix suraiguë. Le 209 s'arrête au carrefour Malbranche, à dix minutes d'ici.

M^{me} Rollin cueille le renseignement, sans se soucier du ton sur lequel il est donné. Preste, elle retire un gant, s'empare d'un carnet et note :

Vins, liqueurs. — A proximité station tramway.

Lorsqu'elle relève la tête, elle aperçoit une femme, relativement jeune, qui la dévisage.

— Vous avez inscrit cela? Allons, vous connaissez votre métier.

Et, complètement déridée, la tenancière ajoute :

— Vous comprenez, si vous étiez venue vers

cinq heures, à la sortie des usines, vous auriez pu avoir une idée des affaires de la maison. Mais, le soir, on ne fait rien.

— On allait fermer, ajoute le mari.

La jeune fille sourit :

— Ma première visite avait surtout pour but d'examiner les lieux, pour me rendre compte du parti qu'on pourrait tirer du fonds.

Cette fois, l'homme paraît témoigner quelque intérêt :

— C'est tout différent, alors. Vous avez bien fait de choisir un moment où l'on est tranquille.

— Baisse donc le rideau, conseille sa moitié.

Pendant ce temps, M^{me} Rollin fait courir son stylo.

— Bail... de combien? Que reste-t-il à courir? Douze ans. Loyer? Trois mille. Bien. Matériel, agencement, mobilier commercial... Chiffre d'affaires?... Frais généraux, patente, licence?...

Un tas de petits caractères noirs sur le bloc.

— Si vous voulez me faire visiter?

— Suivez-moi. Ici, la salle de billard ; la cuisine, arrière-boutique. Oui, la pièce est grande.

M^{me} Rollin note :

Possibilité faire restaurant.

— Pour ça, oui, risque la femme qui ne se

pique pas de discréction et lit tout bonnement par-dessus l'épaule de la visiteuse.

“ En haut, nous avons une chambre et un débarras. Ça ne vous intéresse peut-être pas ? ”

— Mais si, mais si.

— Alors, ... montez.

L'invitation est faite presque à regret. La jeune fille le devine, mais n'en a cure.

— Attention ! ... Quel ennui ! C'est encore *Mistigri*, ce brigand !

Ghislaine Rollin, ainsi prévenue, enjambe une flaue brunâtre.

L'appartement particulier n'offre pas un spectacle plus réjouissant... La malpropreté s'affirme. La vétusté des lieux ne se discute pas.

On redescend. Ghi s'informe :

— Il y a une cour ?

— Oui, mais ça n'a rien à voir avec...

— Montrez tout de même.

Un quadrilatère encastré dans des murailles...

Ghi, infatigable, note :

Possibilité bois et charbons.

— Tiens, mais ce n'est pas si bête !

Et admirative :

— Vous, vous savez y faire. Je suis sûre que vous gagnez des cent et des mille...

Ghi ne se soucie pas de commencer d'oiseuses confidences.

Au surplus, ils sont tous trois dans la grande salle de débit. L'homme avance une chaise. Ghi s'installe.

— Votre prix ?

Ni l'un ni l'autre ne s'attendaient à ce que la question leur fût posée aussi brusquement. Ils s'entre-regardent... Elle marmotte quelque chose. Lui, impressionné par les paroles de Ghi, risque :

— Cent mille.

Sans sourciller, M^{me} Rollin reprend :

— Je vous demande votre dernier prix.

— Mais...

Et, profitant du désarroi des époux, la jeune fille s'informe négligemment :

— Si je vous trouvais un amateur sérieux, disposant de trente mille francs comptant, accepteriez-vous de traiter ?

Elle sursaute. Lui croit comprendre.

— Trente mille francs comptant. Mais combien en billets ?

Ghi complète son explication :

— Trente mille francs tout compris.

Exclamations. L'homme s'indigne. La femme s'irrite :

— Un fonds pareil, qui rapporterait une fortune si l'on pouvait s'en occuper sérieusement ! D'ailleurs...

Ghi s'interpose :

— Et les réparations à faire ! Avez-vous envisagé les frais de peinture, de nettoyage, même réduits au minimum ? Et le matériel qu'il faudra remplacer ! Au bas mot, il y a lieu d'envisager une dépense de quarante-cinq mille francs.

Et, déconcertante, Ghi accumule maintenant ses griefs contre le fonds. La situation de la boutique est mauvaise, parce que trop éloignée de l'usine. Qu'un concurrent s'établisse à proximité, ce serait la faillite. Et Ghi aligne des chiffres, totalise, retranche. Ses interlocuteurs en restent confondus. M^{me} Rollin profite de l'avantage :

— D'ailleurs, j'ai parlé au conditionnel, n'ayant pas de candidat en vue. Et il est fort possible que des mois passent avant que nous trouvions un acquéreur. Les temps sont difficiles, l'argent se fait rare. La crise...

Le dernier mot fait courber les deux têtes. Pourtant, la tenancière réagit :

— Si c'est pour nous dire ça, ce n'était vraiment pas la peine de vous déranger !

Ghi s'explique : elle va s'occuper sérieusement de l'affaire, multiplier les démarches, faire un peu de publicité. Pourquoi se décourager, jeter le manche après la cognée ? Les fronts se rassérènent. On invite Ghi à « prendre quelque chose... » Elle résiste, sans espoir de convaincre.

C'est un inconvénient du métier : il faut y passer. Et Ghi, accoudée au zinc, choque son verre de grenadine, porte à ses lèvres un gobelet doux, réprime une nausée, remercie et se retire.

Lorsqu'elle est partie, ses nouveaux « clients » remarquent :

— Ça, au moins, c'est une femme à poigne !

C'est M^{me} Ghislaine Rollin (pour les intimes, M^{me} Ghi), démarchuse pour le compte du cabinet Lorival. « Transactions, vente et achat de fonds de commerce, d'immeubles, etc. »

Oui, vous avez bien lu : démarchuse. Le nom sonne mal. Il évoque un métier trouble, équivoque, des tripotages louches : quelque chose comme un espionnage commercial. Rassurez-vous, cette jeune fille... Mais, au fait, si nous la suivions?...

Ghi, à l'aide des renseignements donnés par les Duron, découvrit sans difficulté la station d'autobus. Elle dut attendre assez longtemps, les pieds dans la boue. Enfin, la lourde voiture parut et la jeune fille monta.

Quelle impression de délivrance ! Et Ghi, après avoir donné ses tickets à poinçonner, songe pour oublier un instant les laideurs entrevues

pour s'éviter cette nuit des hallucinations, des cauchemars.

L'autobus roule très vite, s'arrête de temps à autre. Ghi descend devant un immeuble de belle apparence, monte un escalier pourvu de tapis. Elle est chez elle : on le devine et on imagine aussi sa joie.

Ghi prend possession de son appartement, petit, mais confortable : deux pièces et une cuisine. La chambre est spacieuse. Le studio adjacent de dimensions plus réduites, gracieux au possible. La cuisine, toute petite, est néanmoins suffisante : les préparations culinaires de Ghi ne sont jamais bien compliquées.

La jeune fille se débarrasse de son manteau ; elle délaisse ses chaussures boueuses, fait une petite moue en examinant ses mains tachées, se précipite vers le cabinet de toilette. Le bruit de deux robinets grands ouverts,... l'eau coule à flots. Ghi aime la propreté.

Elle reparaît, toute rafraîchie par ses ablutions, les cheveux lissés, le sourire aux lèvres. Fatigue, mécontentement, il ne reste plus rien.

Ghi ouvre maintenant des placards... Sur une petite table du studio, un napperon... La tranche de jambon posée sur une soucoupe, l'œuf au plat, le pain, la bouteille d'eau minérale, les tranches de cake, la théière qu'on branchera sur la prise de courant... Et Ghi, ses préparatifs

achevés, s'installe, un livre ouvert à côté d'elle.

Vous alliez la plaindre. Et, déconcerté, vaguement déçu, vous vous apprêtez à fuir. Cette isolée n'est pas intéressante... Elle ne souffre pas de sa solitude : elle s'organise avec un talent qui frise... l'indifférence. Ne vaut-il pas mieux chercher ailleurs l'âme souffrante qu'on essayera de consoler ?

Que dites-vous ? Ceux qui souffrent sont-ils donc ceux qui gémissent tout haut, inondant de larmes des visages à dessein contractés ? Seriez-vous donc de ceux qui jugent sur les apparences, souvent trompeuses ?

Vous vous récriez. Alors, restez, oui, restez. Et, peut-être, la suite de ce simple récit vous réservera-t-elle quelques surprises...

Ghi termine sa dinette le plus tranquillement du monde. Et voici qu'un coup de sonnette rompt tout à coup le silence.

— Cécile, toi !

— Ghi, quel plaisir de te voir !

— L'agréable surprise !

— Mais il ne faut pas interrompre ton dîner.

— Je finissais. Nous allons prendre le thé ensemble : ce sera très amusant.

Ghi remet de l'eau dans la bouilloire, sort

une tasse, coupe de nouvelles tranches de gâteau. Est-ce bien la démarcheuse qui agit? On serait tenté de répondre : non.

Son amie, Cécile Renard, professeur d'anglais dans un lycée de jeunes filles, paraît elle-même assez surprise.

— Tu n'es pas fatiguée?

— Mais non. Et cela t'étonne?

— Tu conviendras qu'avec ton existence fiévreuse...

— Attachante parfois, intéressante toujours,... d'une manière ou d'une autre, s'entend.

— Alors, cela ne te déplaît pas trop de...?

Ghi élude la question trop directe, trop précise aussi, et qui nécessiterait une longue réponse.

— J'aime l'activité, l'indépendance. Ma santé, qui est excellente, n'en souffre en aucune façon. Que demander de plus?

Et, pour éviter un « supplément d'enquête » :

— Comment vont tes parents?

— Très bien. Maman m'a chargée de te transmettre une invitation à déjeuner pour le jour qui te conviendra.

— M^{me} Renard est bien aimable. Et je...

— Ce soir, par exemple, nous irons seules aux Champs-Elysées.

— Hein?

— C'est vrai : je venais m'informer si tu étais

libre. On m'a donné des billets pour un récital de piano. Cela t'intéresse ?

— Je crois bien, mais...

— Mais?...

— Nous serons absolument seules?

— Comment?

— Tu comprends, ma « robe du soir » n'a rien de sensationnel, et je ne voudrais pas te faire honte.

— Oh ! voyons !

— Ce sentiment-là est si féminin !

— Tu me peines beaucoup en paraissant déprécier mon affection.

— Allons, mettons que je n'ai rien dit.

Un silence. Ghi, consciente de la brutalité de sa franchise, grignote par contenance un sablé. Mais l'heure passe. Cécile s'inquiète :

— Tu sais, cela commence à neuf heures, exactement.

— En d'autres termes, tu m'invites à m'apprêter. Je te demande dix minutes.

— Accordé.

— Prends ce livre, cette revue. Ma bibliothèque est à ta disposition.

Et Ghi s'éloigne, après avoir fait disparaître en hâte les traces de sa dinette.

— Ghi, mais sais-tu qu'ainsi tu es délicieuse !

— Quelle exagération !

— Cette tunique te va parfaitement.

Ghi sourit. Sa toilette est pourtant bien simple. Une robe de satin noir, très étroite, très longue, sans autre ornement qu'une collierette de crêpe de Chine blanc. Pour seul bijou, une chaînette de platine retenant une pierre jaune-nâtre.

Ghi est habituée à ces sortes d'effets... momentanés. Il est évident que, seule, elle paraît fort élégante. Mais allez donc chercher la petite silhouette noire dans la foule des robes, œuvres de grands couturiers ? Oui, tout à l'heure, au foyer, vous verrez si Ghi semble bien mise...

Cécile proteste — car Ghi ne dissimule pas sa manière de voir.

— Tu as une façon de dire les choses. Quel tempérament positif !

— Est-ce une qualité ou un défaut ?

— C'est selon. Tu ramènes tout à un problème à résoudre, à une opération d'arithmétique. Je suis certaine que tu ne sais pas rêver.

Les paupières de Ghi s'abaissent... pour se relever presque immédiatement.

— C'est vrai, convient-elle avec un doigt de naïveté déconcertante chez cette « femme d'affaires », je ne sais pas, ou, plutôt, je ne veux

pas rêver, car ensuite il faut sortir de l'engourdissement, s'éveiller et...

— Tu as peur de souffrir?

— Peut-être.

— Toi, une énergique qui ne se laisse point facilement abattre par la souffrance physique!

— Il arrive qu'on soit courageux physiquement et pitoyablement douillet au moral. Je puis bien être classée dans cette catégorie.

Ghi, achevant sa phrase, consulte la pendule :

— Huit heures et demie. Nous n'avons que le temps,... et encore, en prenant un taxi.

Ce rappel à l'ordre termine l'entretien.

— Qu'en penses-tu, Ghi?

Les applaudissements crépitèrent, tandis que le rideau s'abaissait. La salle manifestait un enthousiasme qui allait grandissant. Le rideau se releva encore. De tous côtés jaillissaient des exclamations. Enfin les lustres s'allumèrent et le tumulte s'apaisa.

Ghi, sans extérioriser ses sentiments intimes, demanda :

— Est-ce que nous nous rendons au foyer?

La voix était calme, à ce point que Cécile —

une musicienne à ses heures — faillit se scandaliser. Mais, observant à la dérobée son amie, elle constata que son regard brillait. Singulière Ghi qui aurait honte de laisser deviner une émotion que pourtant elle ressentait à coup sûr. Mais Cécile était tenace :

— Ghi, que penses-tu de cette musique ?

— Qu'elle est vraiment belle, dit Ghi en se levant. Nous sortons ?

— Si tu veux.

Elles descendirent l'escalier de marbre, frôlant des couples élégants.

— Quelle faste ! quelle richesse ! risqua Cécile.

— Un tantinet excessif. Je pense que, parmi tous ces snobs et... ces snobinettes, bien peu sont venus dans le seul dessein d'entendre cette merveilleuse harmonie, de communier à l'art le plus beau qui soit et...

Comme si elle voulait elle-même se railler de son enthousiasme, Ghi conclut :

— Et je n'ai jamais tant regretté le talent de caricaturiste que le Ciel ne m'a pas départi.

— Tu as d'autres talents. Mais je te trouve bien sévère pour cette foule qui, il y a un instant, applaudissait à tout rompre.

Ghi eut un mouvement d'impatience.

— Ne confonds pas le délire collectif avec la

véritable compréhension du beau. On applaudit pour faire comme les autres, on s'extasie pour n'être pas traité de Béotien, et... c'est tout... Mais vienne la mode de dénigrer systématiquement tout ce qui dépasse, et je gage qu'aucun de ces pantins, qu'aucune de ces poupées n'y manquerait.

Cécile allait répondre. Un homme encore vert s'approcha des deux jeunes filles :

— Mademoiselle Renard...

Cécile se retourna brusquement. Son visage se détendit en identifiant son interlocuteur.

— Vous ici ! Je suis toute surprise. Quel motif a pu vous faire déroger à... ?

— Simplement le désir de savourer ce régal. Je suis émerveillé par ce que j'ai entendu.

— Le programme vous a plu ?

— C'est-à-dire que je crois rêver. J'oublie tout, souffrances, inquiétudes. Il me semble que plus rien n'existe hormis ce chant...

Cécile considéra son interlocuteur. Mais, voyant Ghi s'éloigner discrètement, elle présenta :

— M. René Flodin, le romancier connu. M^{me} Ghislaine Rollin, mon amie.

On échangea des phrases aimablement bancales. Ghi examinait à la dérobée l'écrivain : haute taille, gestes élégants, visage expressif,

regard rêveur. De prime abord, M. Flodin plut à Ghi.

— Vous êtes écrivain, Monsieur ?

— Tout au plus faiseur de bluettes.

— Oh ! René, je proteste. En particulier, votre dernier roman, *Le Rêve qui meurt*, m'a bouleversée.

René Flodin sourit un peu tristement.

— Plusieurs lectrices ont éprouvé la même impression,... mais elles ne m'en ont pas félicité, bien au contraire. J'ai reçu des lettres acerbes : mon histoire était trop triste.

— J'aimerais la lire, dit Ghi par politesse, plutôt que par conviction.

René s'inclina.

— Je serai très heureux de vous adresser mon petit livre, Mademoiselle.

Encore quelques phrases décousues, puis le silence... Cécile, à tout prix, voulait éviter qu'il se prolongeât. Pour dire quelque chose, elle risqua :

— Je ne sais si vous pensez comme moi, mais je ne me lasse pas d'entendre le prélude de Debussy.

— Je vous retrouve, Cécile. Mais permettez cette indiscretion à un ami d'enfance : pourquoi l'aimez-vous, cet art que je place au premier rang ?

— Pourquoi j'aime la musique ?

— Oui.

Cécile prit le temps de réfléchir.

— Mon Dieu, je serais bien embarrassée pour répondre. Peut-être parce qu'elle élève insensiblement, qu'elle métamorphose, qu'elle embellit tout, qu'elle... Non, voyez-vous, je ne peux trouver aucune explication qui tienne. J'aime la musique sans bien m'expliquer pourquoi. C'est une question d'instinct.

— Ta réponse ne me satisfait pas, dit Ghi que la conversation intéressait. Un sentiment irraisonné me paraît trop inconsistant. A la base de l'enthousiasme, de l'amour ou de la haine, il doit y avoir la connaissance.

— Très juste, approuva René. Mais alors, mademoiselle Rollin, peut-on savoir les motifs qui vous font apprécier l'art musical?

— Cécile, il n'y a pas une heure, me reprochait d'être positive ; ce reproche est mérité, certes. En écoutant Beethoven ou Chopin, je ne cherche pas à m'évader du réel, mais plutôt à puiser dans l'art une impulsion de vivre intensivement. Et je vais vous scandaliser, peut-être, mon admiration prend une forme inattendue. J'admire le génie réalisateur, j'évalue la somme de travail, de ténacité qu'une telle œuvre exigea pour naître, les découragements du compositeur, sa joie, puis ses désillusions, ses échecs. J'aime lire la vie des Gluck, des Weber. On les

comprend mieux après les avoir situés dans leur cadre, on s'explique les différences, voire parfois les contrastes, relevés dans une même œuvre. On les pénètre davantage.

— C'est effrayant, ce que tu es réaliste ! dit Cécile.

— Je te scandalise ?

— Un peu.

— Mademoiselle Rollin, je ne pense pas tout à fait comme vous, mais votre opinion m'intéresse.

— Et vous, René, pourquoi aimez-vous la musique ? interrogea Cécile.

— A l'encontre de M^{me} Rollin, je cherche, moi, à m'évader de la réalité, à oublier les laideurs de l'existence. Je m'enthousiasme, selon l'étymologie exacte du mot, j'abandonne tout ce qui n'est pas la beauté, la douceur. Mes oreilles s'emplissent d'harmonie, mes yeux se ferment, mon imagination crée un décor idéal. Mes lèvres elles-mêmes semblent savourer quelque chose d'exquis. En somme, c'est une dilection de tout l'être moral, une jouissance que les mots ne peuvent rendre. Et c'est un anéantissement dans la paix...

— Vous exprimez ce que je ressentais confusément, dit Cécile.

— En somme, vous vous façonnez un paradis artificiel ? s'informa Ghi.

— Pas absolument, mais presque.
— Seulement...
— Quelque chose vous choque, mademoiselle Rollin ?
— M'étonne, tout au plus.
— Dites-le moi bien simplement.
— Vous vous évadez du terre à terre, mais... pour combien de temps ?

— Hélas !
— Alors, le réveil... ?
— ... Est parfois pénible, j'en conviens. Mais, à ceux que la souffrance physique torture, on octroie une petite dose de morphine... quand la douleur est par trop violente. Après,... évidemment, la souffrance paraît encore plus amère. Néanmoins...

Il n'acheva pas, comme s'il craignait d'en avoir trop dit. Et, se tournant vers Cécile :

— Ma sœur reçoit mardi après-midi. Peut-être vous apercevrai-je chez elle ?
— Impossible. J'ai plusieurs leçons ce jour-là.
— Alors, je ne vous reverrai pas ?
— Vous partez ?
— Je retourne... là-bas.
— Quand cela ?
— Mercredi prochain.
— Dans cinq jours ?
— C'est exact.

— Et vous reviendrez... quand?

La réponse tarda. Cécile crut devoir insister.

— Quand reviendrez-vous?

— Je ne sais pas.

Ghi ne prêtait qu'une attention distraite à la conversation. Elle examinait quelque peu ironiquement le manège coquet d'une jeune fille dont la timidité ne paraissait pas être le défaut capital. Mais, plus tard, elle devait se souvenir de ces questions et des réponses.

Un remous se produisit. L'escalier, petit à petit, se vidait. Les spectateurs regagnaient leur place.

René Flodin s'inclina devant les jeunes filles.

— Cécile vous remettra un exemplaire de mon dernier roman qui a paru, Mademoiselle. Je serai très heureux de connaître votre appréciation sur ce petit travail.

Ils se séparèrent.

— Eh bien ! que penses-tu de M. Flodin ?

— Qu'il est un causeur plein de charme. On ne se lasse pas de l'entendre, même si l'on ne partage pas sa manière de voir.

Cécile rit franchement.

— C'est que vous êtes bien aux antipodes l'un de l'autre. Un dormeur éveillé et toi qui

disséquerais un vague à l'âme si la chose était possible.

— Oh !

— Et, néanmoins, avec quel intérêt tu l'écoutes ! Et lui, lorsque tu parlais, il semblait cueillir les mots qui sortaient de tes lèvres.

— Vraiment ? fit Ghi d'une manière qu'elle s'efforçait de rendre indifférente.

Mais une rougeur lui était montée aux joues, une émotion délicieuse la pénétrait toute. Par contenance, elle ouvrit son sac : ses doigts, qui semblaient chercher, rencontrèrent un paquet de cartes. Une impression désagréable remplaça la quiétude de la minute précédente.

Les cartes ne portaient-elles pas en gros caractères :

CABINET LORIVAL

Vente et achat d'immeubles de rapport,
pavillons, fonds de commerce

Représenté par M^{me} Rollin.

Ghi démarcheuse. C'était vrai. Il fallait se souvenir que demain...

Et Ghi assista à la deuxième partie du récital, si froide, si guindée, que Cécile, de plus en plus déconcertée, songea :

« Quel étrange caractère !... »

II

Ghi réintégra son appartement vers le milieu de la nuit, la soirée s'étant prolongée. Elle se coucha presque tout de suite, mais appela en vain le sommeil. Un bourdonnement confus l'empêchait de dormir. Un air la hantait, l'obsédait. Malgré l'obscurité, elle croyait voir la salle, les lustres, les toilettes... Elle tenta de faire le vide dans son esprit.

Elle y réussit, mais une demi-heure plus tard sortait de son engourdissement. Cette fois, les détails de la soirée perdaient de leur relief. Mais la silhouette de René Flodin s'imposait. Ses phrases s'incrustaient dans la mémoire de Ghi. Elle avait beau s'en défendre, c'était « lui » qui la tenait en éveil,... « lui » qu'elle ne connaissait pas quelques heures auparavant.

— Mais, voyons, c'est fou ! protesta Ghi.

Elle appuya sur la poire électrique. Ses yeux papillotèrent.

— Phénomène nerveux. Il faut y remédier tout de suite.

Se levant, elle prépara un verre d'eau, un cachet, passa un linge humide sur ses joues brûlantes, absorba le calmant et s'étendit de nouveau.

Elle s'obstina à tenir les yeux clos : le sommeil ne vint pas. Alors, pour passer le temps, elle réfléchit, imagina qu'elle répondait à René Flodin qui s'avouait vaincu. Puis, ses arguments se nuancèrent d'imprécision. Quelque chose de vague remplaça la netteté de l'évocation... Une torpeur l'envahit.

La demie de trois heures sonnait à la pendulette du studio. Ghi dormait profondément.

Elle s'éveilla en sursaut, consulta sa montre et s'étonna :

— Neuf heures et demie !... Heureusement, le rendez-vous est pour onze heures.

Et Ghi, leste, procéda à sa toilette, se vêtit, trouva encore le temps de faire son lit, d'avaler une tasse de café. La robe du soir gisait sur une chaise, le programme traînait à côté des gants de peau et du sac perlé.

Ghi, tout en grignotant un croissant, songea : « Onze heures. « Ils » arriveront certainement en avance. Bah ! je me trouverai au bureau la première. Pourvu qu'ils aient une automobile !

La maison est située loin des communications, et, si nous devons utiliser le tramway, ils se rendront compte du réel inconvénient. »

Ghi soliloquait pour s'empêcher de songer à son rêve d'hier, car, vraiment, malgré tous ses fameux principes qui n'en étaient pas, Ghi, la jeune fille moderne, la démarcheuse, avait bel et bien rêvé.

Et voyez comme tout cela était bizarre. Au moment où Ghi, habillée, prête à partir, vérifiait le contenu de sa serviette, s'assurait que les formules de « compromis » étaient timbrées, un nom monta à ses lèvres :

— René Flodin.

Elle sursauta, comme si vraiment quelqu'un d'autre l'avait prononcé. Une sorte de malaise,... puis un effort de volonté,... un sourire forcé,... enfin une remarque faite tout haut également :

— Je suis nerveuse. Ces sorties nocturnes ne me valent rien, décidément.

C'était un de ses subterfuges que de ramener ses émotions à une cause physique, une manière d'expliquer « scientifiquement », si l'on peut dire, tout ce qui la dépassait.

Ghi s'irrita en constatant que l'heure avançait, qu'elle ne pourrait mettre un peu d'ordre autour d'elle et — dans son for intime — se félicita de n'avoir pas à prolonger cette lutte

entre la raison et... quelque chose de pas absolument raisonnable.

— MM. Martial et Delaunay sont-ils arrivés?

— Non, Mademoiselle.

Ghi s'installa à son bureau et prit connaissance des lettres. Quelques-unes étaient adressées directement à M^{me} Rollin, du cabinet Loral. D'autres, décachetées, portaient la même indication au crayon bleu : « Pour M^{me} R, — A voir. »

L'examen du courrier ne révéla rien de bien intéressant : demande de renseignements au sujet d'un pavillon, d'un fonds de commerce ; confirmation d'un rendez-vous pris pas téléphone, etc. Ghi parcourut, attentive, les lettres dont quelques-unes semblaient défier la syntaxe, souligna les phrases importantes et, ce travail préliminaire achevé, sonna sa dactylo.

Une jeune fille entra, salua. Ghi répondit sèchement, non par dédain, mais pour éviter tout ce qui s'approchait de la familiarité.

— Vous avez votre bloc, votre crayon? Bien. Et Ghi commença, d'une voix nette :

En réponse à votre lettre du..., j'ai l'honneur de vous proposer un rendez-vous pour mardi prochain, dix courant, à quatorze heures et demie.

Je vous serais obligée de me faire savoir, par

courrier, si ces jour et heure vous conviennent, et dans l'attente de vous lire...

Le crayon de la sténographie courait... Ghi dictait sans hésiter, sans chercher ses mots qui semblaient jaillir spontanément. En moins d'une demi-heure, le travail fut terminé.

— Ce sera tout pour aujourd'hui. Je viendrai signer les lettres cet après-midi, vers quinze heures.

Les clients n'étaient toujours pas arrivés. Ghi alors recopia sur un registre les indications prises la veille au soir, relatives au fonds de vins, liqueurs, des époux Duron. Puis elle commença une affiche en petite ronde, indiquant une « affaire à saisir tout de suite... Fonds à remonter. Prix intéressant. »

Ghi s'amusait à calligraphier les caractères, à soigner la présentation. Elle fermait les yeux pour mieux juger de l'effet.

— Nous sommes désolés de vous avoir fait attendre.

— Panne de bougies, précisa le mari.

— Mais vous nous excuserez, j'en suis sûr, ajouta le troisième personnage.

Ghi protesta, invita les visiteurs à s'asseoir.

M. Delaunay, l'architecte, procéda aux présentations. Puis — *time is money* — on abandonna les préambules pour s'entretenir du pavillon. M. Martial rappela en peu de mots ce qu'il désirait. Son épouse approuvait. Moins de trois minutes plus tard, tout le monde se leva.

- Vous avez une voiture, Monsieur ?
- Mais oui, Mademoiselle.
- Alors, parfait.

Une *Citroën* stationnait devant le bureau. Ghi monta ; M. Delaunay prit place à côté d'elle. M. et M^{me} Martial à leur tour s'installèrent. Une petite secousse ; la voiture démarra tandis que Ghi, se penchant pour être mieux comprise, indiquait à M. Martial :

- La première rue à droite, puis la seconde à gauche, et ensuite tout droit jusqu'à la grand'place.

Ghi n'était pas contente. Le propriétaire « gaffait » avec entrain.

— Il n'y a pas de salon. Mais à quoi ça sert, un salon ? Moi qui vous parle, je n'en ai jamais eu, ce qui ne m'empêche pas de...

— Il vous serait facile de reculer de deux mètres la cloison du côté de la salle à manger, de réduire l'entrée dont les dimensions sont

excessives. Ainsi vous auriez un salon suffisamment spacieux, suggéra Ghi, nerveuse.

— Vous croyez la chose possible? demanda M. Martial à l'architecte.

Important, M. Delaunay prit des mesures, fit des calculs sur son calepin et répondit affirmativement.

— Mais cela occasionnerait des frais nouveaux?

— On les réduirait le plus possible. Je vous établirai un devis.

Au premier étage, nouvelles difficultés.

— Salle de bains en attente. Mais il n'y a rien.

— Pas le moindre lavabo.

En revanche, la dimension des chambres rasséréna M^{me} Martial. Son mari dut même la pousser du coude pour l'inviter à plus de circonspection.

A la demande de M. Delaunay, on recommença la visite, de la cave au grenier, en passant par la buanderie (qu'on pourrait très facilement transformer en garage), affirmait l'architecte.

Après,... mon Dieu, il y eut l'hésitation, le flottement habituels. M. Martial parla de réfléchir. Ghi se souvint à propos d'un amateur qui devait donner sa réponse avant dix-sept heures. Le propriétaire s'agitait, M. Delaunay,

ayant repéré un café à proximité, invita tout le monde à prendre l'apéritif.

Ils entrèrent dans un établissement qui n'avait que de très vagues ressemblances avec celui des époux Duron. M. Delaunay commanda les consommations. Ghi prétexta une dyspepsie. Elle avait heureusement affaire à des gens de bonne éducation qui se gardèrent d'insister.

— Allons, monsieur Ducastel, on ne va pas se séparer comme cela.

— Mais?

— Votre dernier prix?

Le propriétaire — il signait toujours : Ducastel Arthur, propriétaire — voulut prendre par la tangente. De leur côté, M. et M^{me} Martial prétendaient ne rien décider immédiatement. Puis, ni les uns ni les autres n'entendaient faire de concessions sur le prix. Mais Ghi en avait vu d'autres...

Le garçon déposait verres et soucoupes. L'eau de Seltz pétillait. M^{me} Martial, du bout de sa cuiller, jouait avec un morceau de sucre qui s'obstinait à ne pas fondre.

Comment cela se fit-il? Personne n'aurait pu exactement le dire. Mais, avant de vider leurs verres, M. et M^{me} Martial et M. Ducastel avaient apposé leur signature au bas d'un compromis.

Ghi revissait tranquillement le capuchon de son stylo.

— La signature des actes authentiques aura lieu en l'étude du notaire de votre choix. M. Du castel devra lui remettre ses titres de propriété, ses polices d'assurance.

On se levait. M. Du castel Arthur, propriétaire, secouait la main de Ghi comme s'il avait l'intention de lui désarticuler le bras.

— Je passerai vous voir un de ces jours au bureau, rapport à un appartement à louer. Faudrait me trouver quelque chose de bien et pas trop cher.

— Entendu.

On se réinstalla dans la *Citroën*. M. et M^{me} Martial insistèrent pour que Ghi partageât leur déjeuner. Elle résista mollement. Le couple était sympathique. L'idée de rompre le pain avec eux ne lui déplaisait pas. Puis, elle redoutait la solitude et l'emprise de souvenirs tenaces, d'impressions qu'elle estimait dangereuses. Elle céda.

III

Quelques jours plus tard, un soir...

— Mademoiselle Rollin, j'ai une lettre et un paquet pour vous.

Ghi, qui promenait ses chaussures humides sur le tapis brosse, se retourna.

— Merci, madame Bontant.

Sa serviette d'une main, son paquet de l'autre, Ghi monta les deux étages. Elle réintégrait toujours avec plaisir son appartement. Ce soir, en particulier, où elle se sentait plus lasse que de coutume, où deux affaires lui avaient échappé au moment où elle croyait pouvoir les traiter, quelle sensation de détente n'éprouvait-elle pas !

Ghi vaqua à ses habituels préparatifs. Et, seulement après avoir terminé son repas, elle ouvrit la lettre de Cécile.

Il s'agissait d'un mot rapide, griffonné entre deux cours sur du papier à en-tête du lycée où elle professait. Cécile s'excusait du laconisme de son épître, rappelait la date d'une conférence à laquelle toutes deux devaient assister et ter-

minait en annonçant le livre de René Flodin « qui sera très heureux d'avoir ton opinion sur son œuvre. Tu pourras lui écrire à Paris : on fera suivre la lettre, car il est actuellement en voyage. »

Ghi s'irrita. Voici que son calme à peine recouvré était en grand danger de s'anéantir. Ce paquet à portée de la main,... si elle ne l'ouvrait pas... Mais la tentation était trop forte.

Pour calmer ses nerfs et se donner à elle-même l'illusion d'une maîtrise qu'elle ne possédait pas, Ghi s'astreignit à défaire les nœuds serrés. Elle ôta le papier posément : un livre à couverture jaune apparut. Ghi déchiffra : « René Flodin. — *Le Rêve qui meurt*, roman. »

A la première page, une dédicace :

A M^{me} G. Rollin, en hommage bien respectueux,

R. FLODIN.

Ghi fut un peu déçue. Elle avait espéré mieux que cette phrase. Elle crut voir de la froideur dans ce qui n'était, en réalité, que de la discrétion. S'emparant d'un coupe-papier, Ghi découpa les pages du livre, glanant au passage quelques phrases, quelques pensées.

— Cela ne me paraît pas banal.

Elle consulta sa montre, chercha si aucune besogne urgente ne restait en souffrance et, rassurée sur ce point, s'installa devant un petit

bureau Louis XV. Un coude appuyé sur la table, la main soutenant le front, l'autre jouant avec les pages du livre, Ghi parcourut d'un bout à l'autre l'œuvre de René Flodin.

Ce roman était simple, mais si poignant, si vrai, que Ghi se sentit elle-même vaguement émue.

Dès les premières pages, on était transporté dans un coin de Normandie au printemps : pom-miers en fleurs, troupeaux paissant dans les prairies semées de pâquerettes, barrières blanches, ciel bleu, crissements d'insectes, pépiements d'oiseaux, chuchotements de ruisselets, tintements de cloches...

Et, dans ce décor riant, on les avait placés : lui,... elle... Ils s'aimaient. Sentiment profond, rêve qui se réalisera bientôt, on n'en pouvait douter ; amour que le temps ne diminuerait pas, mais, au contraire, consacrera. C'était ce qu'ils se répétaient inlassablement.

Puis quelque avertissement vague : une fatigue, un frisson, un accès de fièvre. « Il » comprit qu'il ne pourrait plus continuer le poème à peine ébauché. Sa souffrance fut grande. Lorsqu'il acquit la certitude que son mal était sans espoir, il l'avertit, lui rendit sa parole.

Elle n'accepta pas ce retrait d'une promesse faite alors que l'avenir leur souriait. Ensemble, ils convinrent de garder intact cet amour qui,

ne pouvant s'épanouir humainement, se dilaterait, s'élèverait, se transformerait en une amitié toute spirituelle. Ce n'était plus le rêve aux promesses menteuses, mais la véritable montée des âmes.

En dépit de cette transposition de leur amour, ils connurent des heures affreuses. Ce fut d'abord la séparation, l'adaptation pénible. De sa chaise longue, pendant les cures, il lui adressait des lettres dont la lecture la crucifiait. Mais elle ne voulait pas se laisser abattre, consciente de l'influence qu'elle pouvait exercer, du bien à faire. Elle répondait, essayait de dissimuler sa souffrance, d'être optimiste, de le réconforter de loin. Elle y réussit. Le calme s'opéra, le désespoir était vaincu. Un désir de « vivre » succéda chez lui à l'indifférence, à l'« à quoi bon » des mauvais jours. Il était sauvé de lui-même, sauvé de l'inaction, ayant senti la nécessité de réagir.

Les mois, puis les années passèrent. Il lui écrivait toujours. Elle répondait plus irrégulièrement. Un jour la réponse tarda au point qu'il s'inquiéta, imaginant les choses les plus invraisemblables. Enfin, cette réponse arriva sous forme d'un mot rapide, gêné... La jeune fille, malgré l'insistance de ses parents, hésitait à « refaire sa vie ». Mais la solitude par avance l'effrayait... Alors elle demandait un conseil à

celui qui avait été son grand ami. D'un trait, il répondit :

Vous ne devez pas compromettre votre avenir pour moi. Soyez heureuse, je le désire. Adieu.

Pendant quelques jours, il lutta contre la douleur, contre la colère aussi. Puis la tempête s'apaisa. Le rêve était mort,... comme meurt toute chose d'ici-bas. La souffrance seule restait, et la solitude, mais est-ce que tout cela, un jour prochain, peut-être, ne passerait pas?

Et le livre se terminait sur une vision apaisante. Enveloppé de couvertures, sa main décharnée soutenant un livre qu'il ne lisait pas, Guy de Moneyran regardait tomber la neige. Petits flocons qui ressemblaient à des papillons blancs ou à des fleurs de pommier un matin de mai...

Le rêve n'était plus. Après l'amour, après cette union des âmes que le temps avait effritée, quelque chose subsistait, infiniment plus précieux, plus durable : la paix, une paix qui grandirait tous les jours, atténuant l'horreur du lendemain, auquel Guy songeait sans frémir, et qui semblait être le prémice de l'autre paix qui ne finirait pas.



Ghi, rageusement, essuya une larme.

Puis elle saisit son stylo, ce stylo qui courait si vite sur le papier timbré et qui, réellement, semblait avoir une vie propre.

Une carte se trouvait là. Ghi, de sa haute écriture, nota :

Jolies descriptions. Quelques longueurs. Analyse psychologique très fouillée. Personnages bien campés. Un doigt de mièvrerie dans les détails. L'intrigue est un peu ténue. Tendances morbides, impression de désarroi moral qui pourraient être dangereuses. Fin trop triste, malgré l'espérance que laissent entrevoir les dernières lignes.

Leçon d'énergie qu'il faut savoir tirer soi-même, l'auteur ne prêchant pas d'une manière directe.

Ghi relut sa critique : elle sourit.

— M. Flodin ne pourra pas m'accuser de complaisance excessive pour son œuvre. Au fait, je ne lui transmettrai pas mon appréciation; d'abord, elle pourrait le vexer, et puis...

Ghi s'arrêta. Mais, au lieu de se livrer à ses occupations habituelles, elle demeura songeuse devant son bureau, sur lequel le livre ouvert était posé.

L'image de René Flodin, obsédante, triomphait des luttes des jours précédents.

Alors, vaincue, Ghi reprit la lecture du livre qui racontait la mort d'un rêve.

— L'as-tu parcouru, Ghi?

— Qui?... Quoi?...

— Le livre de René.

— Ah! oui.

— Et qu'en penses-tu?

Ghi regarda Cécile.

— Hum! cela me paraît bien difficile de donner mon appréciation. Je ne suis nullement qualifiée pour...

— Mais ce n'est pas une réponse.

— Eh bien! là, son livre me plairait. Mais...

— Mais...?

— Il y a dans ces pages trop de rêverie, de vague à l'âme, de bleu délayé.

— Oh!

— Je te dis cela comme je le pense. Ce livre est beau, mais déprimant au possible.

Cécile interrogea avec un peu d'inquiétude :

— Tu crois qu'il pourrait faire du mal?

— A de très jeunes lectrices, peut-être. Mais une constatation peut nous rassurer : les « moins de vingt ans » n'auront jamais le courage d'aller jusqu'au bout, ce roman étant plutôt une étude de caractère.

— Et une étude fort intéressante, conviens-en.

— Evidemment.

— Tu dis cela sans conviction.

— Que veux-tu? Les malades me décon-

certent. Guy de Moneyran, si sympathique qu'il soit, est trop différent de moi-même pour que je puisse le comprendre, contrôler ses tendances, ses désirs, voir s'ils sont justes ou si, au contraire, on a quelque peu exagéré.

Cécile considéra son amie avec insistance.

— J'espère que tu te trompes lorsque tu insinues qu'un bien portant ne peut comprendre un malade.

— Cependant...

— Songe un peu : d'un côté la souffrance et de l'autre la possibilité de l'alléger. Que deviendraient les malades sans le réconfort moral et parfois matériel apporté par ceux dont les forces physiques sont restées intactes ? Vois-tu, Ghi, que chacun veuille bien faire un effort, laisser en arrière le haïssable égoïsme, et je réponds du résultat.

Ghi devint pourpre. Evidemment, la remarque était dure, mais très juste. Ghi, loyale, intelligente, active, était égoïste.

Fallait-il s'en étonner ? Orpheline toute jeune, sans fortune, sans beaucoup de relations, elle avait dû batailler ferme pour se conquérir une situation quasi indépendante. Ses quelques parents éloignés ne s'étaient nullement préoccupés d'elle, se contentant de lui témoigner leur intérêt... relatif en critiquant sans indulgence ses initiatives. Les relations, les amis ? Très bien

lorsqu'on se bornait à des visites de courtoisie. Mais risquait-on une demande de recommandation, alors l'accueil devenait froid, les réponses étaient évasives. Commettait-on la faute d'insister : c'était la brouille.

Ghi l'avait expérimenté plus d'une fois. Et sa nature, affectueuse malgré tout, en avait souffert. Un jour, elle s'était résignée à « cela ». Maintenant, elle ne s'étonnait ni ne s'irritait. La froideur de Ghi, son manque d'élan, sa manière positive d'envisager toutes les choses découlaient de cette expérience faite trop tôt.

Jusqu'ici, rien à redire. Mais, où le raisonnement de Ghi prenait un tour plus inquiétant, c'était lorsque, forte de son expérience personnelle, elle entendait censurer la conduite des autres. Parce qu'elle était parvenue seule et sans appui à sa situation actuelle, elle méprisait ceux qui végètent dans des emplois de trente-sixième ordre, et, pour un peu, les aurait accusés de paresse ou de lâcheté.

Ghi, de constitution robuste, voyait, dans la maladie, l'inaction, l'affaiblissement de tout l'être. Parce que, à force d'énergie, elle avait vaincu tel malaise fugitif ou telle fatigue, peu s'en fallait qu'elle n'accusât les malades de ne pas réagir, d'aggraver par manque de volonté un état pathologique dont elle niait, de parti pris, la gravité.

Suffisance, orgueil... Les deux grands défauts de Ghi. Le temps les atténuerait... peut-être. A moins qu'un autre facteur n'intervint opportunément : la souffrance.

Ce sentiment, né dans l'âme de Ghi presque contre son gré, est-ce qu'un jour...?

IV

— Ah ! Mademoiselle Rollin. Et cette vente d'hier, s'est-elle bien passée ?

Ghi, avec une figure des mauvais jours, entrait dans le cabinet de M. Lorival.

— L'inventaire s'est prolongé jusqu'à cinq heures. Trois marchands de vins en gros y assistaient, ainsi que le conseil des vendeurs. J'ai dû créer un nouveau billet de marchandises, en raison de l'importance des stocks en magasin.

— Ce billet sera payable quand ?

— A trois mois du jour de la signature des actes.

— Très bien.

— Un seul incident, mais fort ennuyeux.

— Lequel?

Ghi ouvrit une chemise de papier cartonné.

— Voyez ce paragraphe. Il manque deux phrases importantes. J'y ai remédié au moyen d'un renvoi approuvé par les parties. Mais ceci est désagréable, d'autant que j'avais remis l'exemplaire incomplet au représentant du cabinet Granier.

— Diable! En effet, en effet...

— Si les actes avaient été soigneusement collationnés...

— Je suis entièrement de votre avis. Ces demoiselles bavardent et ne font pas attention. Sapristi!

Insouciante de la tempête qui grondait, Ghi tira de sa serviette des liasses de billets de banque.

— Je vous remets le comptant, Monsieur.

— Vous pourrez le donner directement au caissier. Et, par la même occasion, vous direz à M^{me} Geneviève de venir me voir. Oublier deux phrases dans un acte, c'est tout de même fort! Nous allons voir un peu...

Sans attendre la fin de la phrase, Ghi sortit. Le caissier, un vieux monsieur jovial, amateur de caramels mous, accueillit en souriant l'arrivée.

— Mademoiselle Rollin, soyez la bienvenue.

Je suis sûr que vous nous apportez de l'argent.

— M. Lorival n'est-il pas séquestre des fonds?

— C'est vrai. La vente d'hier...

Ghi se souvint de la commission dont on l'avait chargée. M^{me} Geneviève, vaguement inquiète, pénétra dans le bureau du « patron ».

— Billets de mille, billets de cent,... de cinquante.

Ghi recomptait soigneusement, faisant claquer ses doigts. Le caissier se contentait de vérifier le nombre des liasses.

— Quatre-vingt mille francs comptant. Et tous les billets. C'est une vente importante.

La démarchuse sourit avec suffisance.

— Je n'ai pas perdu ma journée lorsque j'ai fait signer les compromis.

Et, de son allure calme, elle s'éloigna, sans vouloir remarquer une petite forme penchée qui réintégrait sa place en sanglotant.

* * *

— Le « patron » a dit à M^{me} Geneviève que, si une erreur semblable se reproduisait, il lui donnerait son compte.

Cette phrase n'éveilla aucun regret dans l'âme de Ghi. Sa remarque était juste : ne lui arrivait-il pas quelquefois d'attirer l'attention de M. Lorival sur l'heureuse présentation d'un

acte, ou sur le soin et la rapidité apportés à un travail? Elle n'avait jamais parlé dans le vide : une augmentation ou une faveur quelconque avait toujours récompensé la bonne exécution de la tâche. Ghi entendait rester logique. Puis elle plaçait le devoir de justice bien avant le devoir de charité (qu'elle jugeait surrogatoire).

Monsieur, j'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli...

Mais la dictée fut interrompue :

— M. Durand fait demander s'il pourrait être reçu.

Ghi laissa percer un peu d'irritation :

— J'arrive de bonne heure pour mettre mon courrier à jour et voici qu'on m'empêche de travailler !

Nerveuse, elle congédia la sténographe et demanda qu'on introduisit le visiteur importun.

D'une histoire passablement filandreuse, Ghi démêla tout de même quelque chose de précis. Une note, rédigée sans rature, en témoignait.

M. Durand, propriétaire d'une parcelle de terrain située au lieu dit « Les Naiades », cadastrée section E, partie du n° 12.

Aux termes d'un acte authentique passé devant M^e Blac, notaire.

A demandé l'autorisation de construire.

Cette autorisation a été refusée, le terrain faisant partie d'un lotissement. — Discutable. Voir interprétation de la loi sur les lotissements. Voir le secrétaire de mairie.

Puis Ghi sonna sa sténographe, reprit la dictée des lettres, donna ses instructions et ne quitta le bureau qu'après avoir terminé le classement des notes restées en souffrance.

* * *

Moins d'une demi-heure plus tard, Ghi pénétrait dans la salle des Pas-Perdus d'une mairie de la banlieue parisienne. Elle s'informa auprès du planton en uniforme, qui ne faisait rien, du préposé assis devant son bureau, qui essayait de se persuader qu'il était indispensable au bon fonctionnement des services municipaux. Les réponses évasives l'irritèrent.

— M. le secrétaire n'est pas là.

— Quand pourrai-je le voir?

— Ah ! je ne sais pas.

Ghi, impatiente, frappa le sol du talon.

— Je n'ai pas de temps à perdre.

Puis, très décidée :

— M. le secrétaire est certainement dans son bureau. Passez ma carte et demandez quand je pourrai être reçue. Affaire urgente. J'attends la réponse.

Ghi savait se faire ouvrir les portes les plus hermétiquement closes. Le planton s'éloigna, repartit et s'excusa : « M. le secrétaire est très pris, mais il recevra Mademoiselle aussitôt libéré, c'est-à-dire dans une demi-heure. »

La patience n'était pas la qualité dominante de Ghi. Néanmoins, elle dut se résigner à attendre. Pour passer le temps, elle vérifia les rendez-vous pris, s'assura que rien ne lui faisait défaut et combina l'itinéraire du retour. En faisant claquer l'élastique de son agenda de poche, Ghi promena un regard indifférent sur tout ce qui l'entourait.

Grande salle avec sa voûte en ogive, inévitables panneaux recouverts d'affiches. Le hall était traversé par des employés du bureau, des silhouettes féminines vêtues de blouses claires.

Mais l'attention de Ghi fut attirée par le manège du planton qui semblait guetter quelque chose. Bientôt, il ouvrit à deux battants la porte d'entrée. Une jeune femme assise non loin de Ghi, et qui avait vainement d'ailleurs essayé de lier conversation, s'exclama :

— Ce doit être la noce qui arrive !

M^{me} Rollin finit par jeter un coup d'œil sur les premiers couples du cortège, nota l'air embarrassé des dames dans leurs toilettes de cérémonie, la physionomie ennuyée des hommes. On attendait la mariée qui tardait un peu. Elle fit une entrée qui voulait être majestueuse, mais qui, en réalité, semblait grotesque. Le manteau de cour ne tombait pas droit, le voile de tulle se froissait, incidents qui obligeaient l'épousée à avancer d'une manière saccadée.

Le cortège se forma. L'ensemble était ridicule. La mariée, toujours gênée, donnait des signes d'irritation.

Ghi songea... Cette jeune fille qui s'avancait au bras de son père, aimait-elle ? Aimer, ce mot cadrait mal avec la vision entrevue. Ghi, comme hélas beaucoup de femmes, s'arrêtait trop volontiers aux apparences.

Mais pourquoi ces réflexions devant un cortège nuptial ? Jusqu'alors, Ghi ne tergiversait pas sur les motifs du choix d'un état de vie. Une jeune fille se mariait pour trouver un appui, se soustraire à la vieillesse solitaire. Si l'on envisageait l'existence sous un autre angle, la solution, évidemment, se modifiait. Ainsi, la femme décidée, capable de se tirer d'affaire sans aucune aide, assez intelligente pour meubler sa solitude, assez ferme pour se faire respecter

partout, n'éprouverait pas le besoin de lier sa vie à celle d'un homme.

Mais le rôle social de la femme, la maternité, le besoin de tendresse? Ghi n'y songeait guère. Ou plutôt...

Oui, depuis quelques semaines, sa philosophie de la vie oscillait. Est-ce que le mariage serait forcément une abdication? Ne devrait-on pas plutôt l'assimiler à une association de deux intelligences, de deux volontés, de deux coeurs?

Dans ce cas, elle, Ghi, la femme ultra-moderne, l'indépendante, pourrait, sans renier sa propre doctrine, envisager la mariage comme une chose désirable en soi.

Alors...

René Flodin... C'était lui la cause de cette transformation.

Coup de foudre? Mon Dieu, oui, ceci dût-il faire bondir Ghi qui n'admettait pas semblable explication. La positive, qui ne voulait pas rêver, était bel et bien prise au piège.

Entre les petites pensionnaires qui ne voient dans l'amour que sonnets, fleurs printanières, bouts de ruban, clair de lune,... et la jeune fille avertie, consciente de ses responsabilités, qui ne se dissimule pas les épreuves à venir, mais ne nie pas les joies profondes, souvent puisées aux sources mêmes du sacrifice, il y avait la philosophie de Ghi. Elle était étrange.

Mais la réalité démentait ses fameux principes. Déclarer à qui veut l'entendre qu'on n'admet pas le rêve et rêver. Nier le coup de foudre et s'enflammer à la première entrevue. Se plonger tout entière dans l'action, agir comme si l'activité devait être avant tout extérieure et songer sans cesse à lui...

Illogisme? contradiction? Peut-être.

Mais avant tout, à la base de tout, orgueil de qui croit savoir alors qu'il ignore.

René Flodin... Silhouette que le temps n'effacerait pas, qui demeurerait, en dépit de la volonté la plus ferme.

Et Ghi, inconsciemment, fit des projets d'avenir. Pourquoi pas, après tout? Elle était jeune. À trente ans, on peut encore songer à se marier. Physiquement, elle ne manquait pas de charmes. Et sa culture intellectuelle, sa valeur morale, son esprit d'organisation, tout cela n'était point négligeable.

La maturité de Ghi, son manque de spontanéité, valaient mieux que les airs penchés, les attitudes langoureuses ou impressionnées des petites jeunes filles.

René lui avait demandé son opinion sur *Le Rêve qui meurt*. Elle la lui ferait connaître, sans réticence, sans réserve d'aucune sorte. D'après sa manière de réagir, elle le jugerait. Peut-être se cabrerait-il sous la piqûre d'une

critique. Ghi, au fond, était sûre du contraire. Il dirait plutôt, comme quelques semaines auparavant :

— Je ne pense pas comme vous, mais votre opinion m'intéresse.

Et ils échangeraient leur manière de voir, de juger, de comprendre. Ce serait fort intéressant. Et, aboutissement logique de cette sorte d'amitié tout intellectuelle, peut-être qu'un jour...

— Mademoiselle Rollin, du cabinet Lorival? Entrez par ici. Je regrette de vous avoir fait attendre.

Ghi, rappelée à la réalité, sursauta. Mais oui, elle rêvait tout éveillée, comme si elle n'était pas M^{lle} Rollin, la démarchuse.

A peine revenue à la réalité, Ghi pénétra dans le bureau de M. le secrétaire.

V

LE CARNET DE GHI

« Je n'emploierai pas d'autre qualificatif : c'est stupide. Ah ! mais à un degré rarement atteint... Et, tout en faisant cette constatation, je n'en continue pas moins ce griffonnage, cette sorte de « carnet de bord » que je déchirerai ensuite. D'où, perte de temps, perte d'énergie, surtout. S'analyser, se disséquer, rien de plus inutile, voire de plus dangereux.

« ... Mais peut-être rien de plus apaisant.

« Alors... Oui, je continue. Aussi bien, ce n'est pas seulement mon idée de journal intime qui m'arrache cette exclamation, mais plutôt ma détermination trop rapide... Je m'arrête : ne dois-je pas vaquer aux préparatifs du départ, puisque je pars dans deux jours ? Décision prise en hâte et qui m'étonne, au moins autant qu'elle étonna M. Lorival lui-même. En vérité, oui : c'est stupide. »

« Voici comment cela s'est fait. J'étais invité à

chez Cécile qui devait réunir ses amies autour des inévitables tasses de thé. Pourquoi ai-je accepté de paraître à cette réunion?

« De prime abord, je crois bien n'avoir agi que dans le but de trouver un dérivatif à mon obsession : René Flodin... Eh bien ! oui. Depuis notre rencontre, qui remonte déjà à plus de trois mois, je songe sans cesse à lui.

« Emballement ridicule ? Je ne le pense pas. Impulsion que d'aucuns appelleraient « amour » ? Peut-être. Mais tout cela est bien vague.

« Quelques jours après l'envoi du livre, j'ai réfléchi quant à l'attitude à adopter. Ecrire à René Flodin, lui donner mon appréciation sur *Le Rêve qui meurt*, c'était un peu se découvrir, manquer de prudence, peut-être.

« Alors j'ai pris tout simplement une carte de visite personnelle, une de ces cartes ne portant pour toute indication que mon nom de famille précédé d'un cérémonieux : Mademoiselle... Et j'ai écrit d'un trait :

... Remercie M. René Flodin de son aimable envoi et le prie d'accepter l'assurance de ses sentiments distingués.

« Il faut en convenir, c'était extrêmement banal. Je n'avais pas agi autrement avec un courtier qui naguère m'adressa une boîte de chocolat.

« On pourrait même objecter que les conve-

nances eussent exigé une allusion plus nette au caractère de l'« aimable envoi ». Mais, de parti pris, j'avais voulu être banale.

« Et l'idée fixe reprit avec plus d'intensité, le tout assaisonné de regrets provoqués par ma maladresse... volontaire.

« Au milieu de tout cela, un désir de « le » revoir, de saisir le premier prétexte venu pour obtenir une réponse, un mot, pour échanger des idées... Que sais-je ?

« Une inspiration alors m'est venue, qui ne manquait pas d'ingéniosité. Je mettrai Cécile au courant, d'une manière discrète, et je lui demanderai, d'amie à amie, ce qu'elle en pense.

« A n'en pas douter, Cécile ne nourrit pour René Flodin aucun sentiment autre qu'une fraternelle sympathie. Donc, elle pourrait me conseiller utilement. Bien entendu, j'agirai librement, sans me laisser influencer par son opinion personnelle. Mais il y a des instants où l'on a besoin de conseils, quitte à ne les pas suivre.

« L'invitation est arrivée. Je ne m'illusionnais pas : il y aura chez M^{me} Renard tout un essaim de jeunes et de... vieilles filles. Mais, après le départ de ces demoiselles, je pourrai m'entretenir avec Cécile du sujet qui me tient tant au cœur.

« Seulement... les choses ne devaient pas se passer ainsi.

« J'arrivai la dernière à la petite réception de Cécile. Une dizaine de demoiselles se trouvaient réunies. Cécile fit des présentations. Elle me nomma, ajoutant que j'étais son amie très affectionnée, nomma ensuite chacune des personnes présentes, faisant suivre leur nom de leurs qualités.

« Premier choc : ces visiteuses appartenaient pour la plupart au monde des travailleuses intellectuelles : professeur, artiste-peintre, musicienne... Mais moi ? Cependant, je ne voulus pas m'attarder à cette mesquinerie.

« Je pris place au milieu du groupe. La conversation roulait sur « l'incident professionnel qui vous a le plus frappé, agréablement ou non »,... et chacune y allait de son anecdote. Je ne soufflais mot : personne ne remarqua mon mutisme. Pourtant, ma voisine s'informa, le plus aimablement du monde :

« — Vous êtes professeur de langues vivantes, je crois, Mademoiselle ?

« Je répondis évasivement. Qu'aurais-je pu dire pour expliquer ?...

« On apporta le thé. Je fis une petite constatation qui, autrefois, ne m'aurait guère impressionnée : ces jeunes filles s'agitaient, maniaient avec délicatesse les tasses. L'une d'elles eut un geste extrêmement gracieux pour saisir la pince à sucre. J'enviai à une autre sa manière de

grignoter les petits fours. Et je me sentis gauche, maladroite.

« Il faut en convenir : ce n'est pas impunément que l'on coudoie le peuple des faubourgs, que l'on partage en quelque sorte l'existence des humbles. J'avais cessé depuis longtemps, et presque à mon insu, d'être M^{me} Ghislaine Rollin, la fille d'Edouard Rollin, l'archiviste paléographe, de l'élégante M^{me} Rollin, dont on vantait l'accueil et l'art de communiquer du charme aux moindres choses. Mes chers parents, s'ils pouvaient me voir, ne connaîtraient plus leur petite Ghi aux grandes boucles, à la démarche sautillante. Ils passeraient indifférents devant cette personne à l'allure guindée, aux gestes brusques, qu'est M^{me} Rollin, la représentante du cabinet Lorival.

« Faut-il s'étendre davantage ? Une démarcheuse n'épouse pas René Flodin, le romancier connu.

« Alors, la première, j'ai quitté Cécile en disant très haut qu'un rendez-vous d'affaires m'empêchait de m'attarder. J'ai vu les regards de ces demoiselles se poser avec effarement sur le phénomène qui se retirait. »

* * *

« Sans préambule, j'ai dit à M. Lorival :

« — J'ai besoin de vacances. Il me faut une quinzaine. M'autorisez-vous à partir samedi ?

« Oh ! cet air étonné, puis cette rougeur,... enfin, cette silencieuse indignation...

« M. Lorival, un peu remis, accumula les objections. La période était propice aux affaires (sur quel ton il disait cela !), ma présence indispensable. Ces quinze jours se traduirraient par une perte sèche dont je serais la première à supporter les conséquences, etc... Mais, constatant que son argumentation me laissait froide, il fit allusion à des décisions qui pourraient être prises en mon absence et seraient de nature à compromettre mes intérêts... Alors, j'ai pris la parole :

« — Une raison sérieuse m'oblige à prendre des vacances. Si vous deviez me remplacer à titre définitif, je le regretterais, sans aucun doute, mais, encore une fois, il m'est impossible de renoncer à mon projet.

« M. Lorival changea de tactique. Et je fus noyée de protestations, de congratulations... La poignée de main des adieux se prolongea.

« Pourquoi, moi, qui sais si bien défendre mes intérêts, suis-je incapable de conquérir de haute lutte mon bonheur ? »

« C'est fait : je suis en wagon, à destination de Bruxelles. L'idée d'un voyage circulaire à travers la Belgique m'enchante.

« Cécile a tenu à m'accompagner jusqu'au train. Elle semblait préoccupée : je me suis informée de sa santé, de ses élèves, des ennuis possibles. Elle m'a répondu évasivement. Par discrétion, je n'ai pas insisté.

« Le train file, les paysages se succèdent. Mes compagnons de route somnolent... Pour passer le temps, je découpe les pages d'un livre que je ne lirai pas... »

« Arrivée à Bruxelles. Aucun incident. Je me fais conduire à la gare du Nord afin de choisir mon gîte à proximité, en raison de mon départ matinal, le lendemain, pour les grottes de Han.

« J'hésite devant les hôtels. Je finis par me décider pour un palace des plus confortables. C'est fou, j'en conviens. Je traverse un jardin d'hiver : des valets de chambre se précipitent. On m'invite à prendre place dans un ascenseur qui s'arrête au deuxième étage. Je bascule sur les tapis, j'ai l'impression de vivre un rêve et je ne retrouve mes esprits qu'un peu plus tard, dans la chambre luxueuse pourvue de tous les perfectionnements : téléphone, eau courante, sonneries multiples... »

« J'ai voulu m'illusionner, me persuader que l'ancienne Ghi n'existe plus : je n'y réussis pas. L'appareil posé sur une table de chevet me rappelle les rendez-vous qu'on a dû décommander par téléphone. Le luxe du mobilier évoque les grands magasins de la rive droite. Ici, je ne suis pas chez moi. Une passante peut-elle confondre le provisoire avec ce qui demeure ?

« L'heure passe. Economiquement, je dîne d'un sandwich au buffet de la gare pour récupérer en partie ma folle dépense. Car j'ai payé cinquante francs une illusion qui n'a pas duré un quart d'heure. »

« Les grottes de Han... N'ayant aucun talent descriptif, je me contenterai de noter : quelque chose de beau, d'inexprimable, de grandiose. Quelque chose qui émeut, inquiète, attire. Ces voûtes, ces draperies, cette musique des quartiers de roches, ce glouglou de l'eau qui coule, ce mystère, cette poésie, ce rêve...

« La promenade en barque sur l'eau sombre, la lumière du jour qui se devine au loin, puis l'apparition d'un massif d'arbustes vert pâle, un vert qui chante et que met en valeur l'obscurité du cadre...

« Le coup de canon qui semble emplir les voûtes, ébranler la grotte... qui résonne lon-

guement, pour s'atténuer, pour s'éteindre tout à fait...

« Mais, ce soir, dans ma chambre — une chambre plus simple, cette fois, — je songe que ma relation de voyage est plate. Que n'ai-je le talent de peindre ce que je vois, d'exprimer ce que je ressens, comme René Flodin lui-même ?

« René... C'est vrai : j'étais venue jusqu'ici pour l'oublier... »

* * *

« Ai visité la citadelle de Dinant, évoqué les atrocités de la guerre, admiré le panorama. Puis je suis redescendue.

« Une heure plus tard, j'ai pris le train pour Maredsous. Je ne suis pas très pieuse : néanmoins, quelque chose a vibré en moi dans l'église abbatiale.

« Si vraiment Dieu se servait d'une impression, d'un sentiment violent qui ne peut s'épanouir ? Oui, si Dieu utilisait cette souffrance pour me faire monter... ?

« Une ascension ? Pourquoi serais-je sceptique ? On respirait si bien tout en haut de la citadelle qu'on oubliait les fatigues de l'escalade. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans l'ordre moral ?

« J'ai prié comme si, n'attendant plus rien des hommes, je me confiais à la Divinité. A la base

des grands élans mystiques, il doit y avoir cela : le détachement forcé.

« Cécile, qui est très religieuse, se scandaliserait si elle pouvait lire ces lignes. »

« Deux impressions que je note.

« Ce matin, départ pour Namur. Dans la petite gare de Dinant, j'ai assisté à une scène assez vive entre deux époux : des Français en villégiature comme moi.

« Monsieur et Madame se querellaient parce qu'ils étaient arrivés... trois minutes après le départ du train. Ils s'accusaient mutuellement, accumulaient leurs griefs et, fatigués, gardèrent un silence boudeur...

« Le soir, à l'hôtel, à l'heure du dîner. Je commandai un repas très simple : potage, entremets. A ce moment, une automobile stoppa. Des voyageurs descendirent : un couple, mais qui ne ressemblait pas à celui du matin.

« En hâte, on s'empessa pour recevoir les arrivants, porter leurs valises. Ce va-et-vient m'amusa.

« Un peu plus tard redescendirent un monsieur en complet de sport très chic, une petite madame fort élégante qui s'installèrent non loin de moi.

« Je m'absorbai dans la dégustation de mon potage, tandis qu'ils commandaient un dîner plantureux.

« Comment expliquer ce qui se passa ensuite? Je regardais cette femme élégante qui maniait avec grâce sa cuiller, faisant tinter les breloques de ses bracelets, jouant avec les volants de dentelle de sa toilette. Quelque chose comme de l'envie passa,... m'effleura. Je sortis au moment où le maître d'hôtel présentait les hors-d'œuvre aux époux.

« Dehors... ce fut l'enchante ment. La Meuse qui coulait doucement, le carillon du beffroi... Et bientôt commença ce concert de T. S. F. qui paraît si étrangement s'harmoniser avec le paysage. J'avancais, regardant, écoutant, humant l'air frais. Le carillon mêlait par instants sa musique à celle des haut-parleurs.

« Après une promenade fort agréable, j'ai regagné l'hôtel. Au jardin, je retrouvai les époux devant leur table non desservie, fumant des cigarettes, écoutant d'un air ennuyé un solo de violon. Tandis que je notais ce manque d'entrain, mes yeux rencontrèrent ceux de la femme... et je tressaillis. En dépit de sa toilette claire, de son teint à la fraîcheur artificielle, elle n'était pas très jeune.

« Son regard se fixa sur moi. Il disait :

« — Passante inconnue, tu manques d'élégance.

Ta toilette est quelconque, tu as dû te contenter d'un repas médiocre au lieu de faire bonne chère. A ta main, aucun anneau ne brille ; à ton bras, aucune chaîne ne tinte. Et pourtant, tu possèdes quelque chose que je paierais de tout mon or, de tous mes bijoux : ta jeunesse. Tu ne redoutes pas, toi, l'éclat des lustres. Tu vis sans trembler, sans te demander à toute heure : remarque-t-il cette ride nouvelle ? M'aime-t-il comme autrefois ?

« Passante solitaire, toi qui n'as pas à trembler, qui peux vieillir sans crainte, sais-tu que « je t'envie de jouir du paysage, de la fraîcheur, « du crépuscule. »

« Et, dans mon regard à moi, j'aurais voulu laisser filtrer cette réponse :

« Pendant tout un instant, j'ai envié ton sort. Mais tu as raison : ma part est encore la meilleure. Passante inconnue, qui souffres de vieillir, qui trembles à cause de lui, je te plains. »

* * *

« Laroche, en Ardenne. Un coin de rêve : village encastré dans les montagnes, vieilles pierres, forêts de sapins aux flancs des collines, prairies étagées, chemins rocallieux, de hautes herbes, des ajoncs dorés, des crissements de grillons, des bruits de clochettes au loin. Calme,

anéantissement sous le soleil de juin, sous le ciel bleu...

« Cette splendeur m'émerveille. Je n'avais aucune idée de ce qu'était la montagne. Cette vision est pour moi une révélation.

« J'aimerais connaître le site lorsque le soir descend. Lasse, je dois partir... avec le regret de n'être qu'une passante qui ne s'arrête nulle part. »

« Liége. — Visité le palais des princes évêques, les églises, la maison de Curtius ; contemplé de Perron liégeois.

« L'après-midi du même jour, je traverse Spa. Après avoir visité l'abri du kaiser, je fais mes délices de la promenade des artistes : un chemin qui descend sous un velum de branches d'arbres. Bien que le soleil luise, c'est l'ombre. La nature, avant les hommes, inventa le gothique. Parfois une trouée de lumière : quelque chose comme une pierre infiniment plus précieuse qu'un diamant vient tomber sur des touffes de fougères. L'eau coule régulièrement sur les roches qu'elle teinte de rouille.

« Du vert, du gris, un peu de bleu, de l'or en fusion. Quelle gamme... !

« Parfois le cours du ruisseau s'arrête, pour s'épanouir un peu plus loin en cascade. Des

ponts de bois permettent de passer d'une rive à l'autre.

« Hier, à Laroche c'était la splendeur écrasante, la symphonie aux tons vifs. Ici, la douceur, l'apaisement, le repos dans sa plénitude.

« Cécile, si elle était à ma place, dirait qu'il n'est pas besoin de livre pour méditer sur les merveilles du Créateur. »

« A Louvain, je ne fais qu'une traversée rapide. J'admire comme il convient l'hôtel de ville. Je passe devant le Mont-César. La Vierge, qui tend ses bras, semble m'appeler : j'hésite,... je résiste... et je reprends ma marche vers la gare.

« Un train à prendre : voilà le prétexte que je me propose à moi-même pour justifier mon attitude. »

« Une pensée m'a fait rire pendant le déjeuner pris à Tervueren après la visite du musée : qui reconnaîtrait, dans la voyageuse solitaire, M^{me} Rollin, représentante du cabinet Lorival ?

« Oh ! je ne veux pas dire qu'extérieurement il y ait quelque chose de changé. Mais quel état d'esprit différent ! La démarcheuse n'existe plus.

Comment ai-je pu, en si peu de temps, modifier mes tendances, oublier mes préoccupations? Y a-t-il donc en moi deux Ghi : l'une qui rêve, l'autre qui agit? Mais alors, cela expliquerait le rêve fou dont je ne parviens pas encore à sourire, quoiqu'il ait perdu tout caractère obsédant.

« Vivre... C'est peut-être agir, travailler, brasser des affaires, multiplier les démarches, vaincre les obstacles, aligner des chiffres...

« Mais, vivre, c'est aussi passer sur des routes ensoleillées, jouir d'un paysage, se délecter d'un poème, d'une symphonie, admirer une œuvre d'art.

« Ces deux formes se complètent et s'achèvent. La perfection serait la juste mesure du rêve et de la réalité.

« Mais on objectera : c'est vivre égoïstement, donc... vous êtes très loin de la perfection.

« Je m'interroge pour savoir si une isolée, le voulût-elle, aurait la possibilité de vivre pour les autres,... à moins de vocation spéciale, s'entend. Et je réponds nettement par non.

« Alors,... pourquoi chercher si loin?

« Pour éviter tout retour sur moi-même, je signe quelques cartes. J'expédie à Cécile un masque congolais avec un mot très drôle qui la fera sourire. »

« Gand... avec ses maisons aux toits en escalier bordant les eaux dormantes de la Lys et de l'Escaut. Le beffroi, la cathédrale qui rappellent tout un passé, toute une histoire.

« A Saint-Bavon, je contemple l'œuvre magnifique des frères Van Eyck : l'*Agneau mystique*. Puis, je visite le château des comtes de Flandres, la cave de la torture, la salle des fêtes. J'essaye de me représenter ce que pouvait être la vie des comtes de Flandres en 1180... Mon ignorance de l'histoire et mon manque d'imagination ne me le permettent pas.

« De la plate-forme du donjon, je prends une photographie. »

« Est-ce toi, Bruges-la-Morte, avec tes canaux noirs, tes cygnes blancs, tes maisons roses, tes coulées de feuillages verts ?

« On dirait qu'un peintre, à la riche palette, voulut jeter les tons les plus disparates et que, par une grâce providentielle, cette diversité même des nuances parvient à réaliser une harmonie incomparable.

« Bruges... Ces deux syllabes vibrent comme la verroterie des carillons que, à l'encontre de Huysmans, je ne trouve pas « insupportables ».

« Impression d'irréel : on flânerait bien des

heures, voire des journées entières. Sur le bateau à moteur qui m'emporte, je m'abandonne à la rêverie.

« Gruttus et ses merveilles, l'hôpital Saint-Jean avec ses toiles de Memling, le béguinage, le musée communal, l'église Saint-Nicolas, Notre-Dame, le Saint-Sang...

« De la musique dans l'air, de la beauté partout où le regard se pose...

« On admire les dentelles en écoutant le *Bon Roi Dagobert*... Et l'on songe aux béguines cheminant silencieuses, le front nimbé de la coiffe blanche... »

* * *

« Ostende, la reine des plages. Oui, mais... c'est trop nettement une plage mondaine. J'abandonne la digue, le kursaal, pour flâner dans le quartier des pêcheurs.

« Ces bateaux nombreux, ces vieux marins aux visages tannés, ce marché aux poissons, cette vie âpre, pittoresque, attrayante aussi...

* * *

« Une courte traversée. Mer calme. Je débarque à Flessingue. Dix minutes ou un quart d'heure de tramway: voilà Middelbourg, avec sa place du Marché pittoresque, ses Hollandaises d'opéra-comique, son beffroi, son hôtel de ville ciselé, ajouré comme une dentelle.

« Le coup d'œil est ravissant : de la gaieté, du mouvement, du pittoresque, une couleur locale intense.

« Au retour, je note les petits moulins, les villas coquettes. Des Hollandaises en costume, droites sur leur bicyclette, passent : mélange de tradition, de raideur antique et de sens pratique très moderne.

« Sur mer, notre bateau frôle presque une barque de pêche. A côté des paniers de poissons, des filets, de tout l'attirail, un groupe de jeunes filles en costume, assises les unes contre les autres, jettent de la poésie sur la prose. La bise apporte jusqu'à nos oreilles le rythme d'une chanson. L'air est doux, presque triste. Le sens des paroles, évidemment, m'échappe.

« Des oiseaux de mer volent très haut pour s'abattre brusquement et raser le flot calme. Le soleil jette des reflets moirés sur la mer gris bleu... Je respire, avec délices, un parfum d'iode.

« Le soleil,... l'eau,... l'immensité... »

« Me voici de retour. Paris, mon appartement aux persiennes closes, mes bibelots que recouvrent la poussière...

« Aucune réaction : ni satisfaction ni ennui.

Les vacances ne seraient pas les vacances, c'est-à-dire une période de détente, si elles devaient durer toujours. On se lasse de tout, même des meilleures choses. Or, je n'ai pas eu le temps de me lasser : c'est bien ainsi.

« J'arrête mon bilan : souvenirs agréables, repos moral et... oubli.

« J'ai oublié une impression fugitive, un rêve que je n'aurais pas dû faire.

« Cécile pourra désormais prononcer le nom de René Flodin sans que je tressaille. Ma volonté a triomphé de mon cœur : encore une fois, c'est bien ainsi.

« J'ai relu mon carnet de route et n'ai pu réprimer un sourire. Mais je suis poète, à mes heures, un poète qui n'est pas, évidemment, du « métier ». Le contraste m'amuse. Ghi, la démarchuse de M. Lorival, jouissant avec intensité d'un rayon de soleil, d'un panorama, admirant les beautés de la nature ! Etrangeté propre à surprendre ceux qui ne connaissent que la femme d'affaires.

« Aussi bien, ce griffonnage a trop duré. La vie m'appelle, cette vie de labeur, de fatigues multiples.

« Demain... j'aurai repris ma place au bureau. J'ai déjà sorti ma serviette de maroquin, vérifié si tous mes instruments de travail s'y trouvaient rassemblés. Ce stylo qui a raconté

mon voyage, ce bloc aux pages encore vierges, ces feuilles de papier timbré, ces billets de fonds, ce buvard...

« Demain... il ne me sera plus permis de bâiller aux étoiles, de contempler les canaux sombres ou les toits en étages. Mes yeux devront reprendre leur perspicacité pour évaluer le rendement d'un immeuble de rapport, le chiffre approximatif des réparations à envisager.

« Demain... Mais ce demain ne m'effraye pas. Il me trouvera, comme hier, prête pour la lutte et décidée, coûte que coûte, à agir avec fermeté.

« Demain... je ne sourirai même pas lorsqu'on parlera de mes vacances ; j'éluderai les questions, rappelant la tâche qui presse, la besogne qu'on ne peut ajourner.

« Alors, on ne saura pas...

« On ne saura pas que M^{me} Rollin peut, à l'occasion, rêver. Je l'ignorais moi-même avant ce voyage. J'ai voulu guérir le mal par le mal, soigner mon imagination malade en substituant au rêve impossible une vision de calme, de sérénité.

« J'ai réussi.

« Car c'est là le bénéfice de mon voyage. Aux sources de la nature, de la beauté, de l'art, loin des préoccupations quotidiennes, j'ai trouvé l'oubli,... j'ai trouvé la paix... »

VI

Ghi ne s'abusait pas : le lendemain de son retour, elle reprit son travail avec sa régularité, son entente des affaires habituelles. En outre, l'esprit plus calme, plus dispos, elle vaqua à ses occupations avec encore plus de zèle. M. Lorival devait en convenir.

— Vous aviez besoin de repos. Je suis sûr que vous avez fait de la chaise longue.

M. Lorival n'était pas psychologue. On se représentait mal Ghi étendue, un livre ou une broderie à la main, pendant deux semaines. Mais elle se garda de protester.

Quelques jours passèrent avant que Ghi ne pût réaliser son projet de visite. Elle désirait, en effet, se rendre chez Cécile et offrir le col de dentelle qu'elle lui destinait.

Un soir, pourtant, après une journée fatigante, elle courut chez son amie.

Tout de suite, en arrivant, quelque chose la frappa. Cécile manquait d'entrain, M. et M^{me} Renard paraissaient soucieux. Ils s'informèrent du bout des lèvres du voyage de Ghi.

D'abord vexée, puis intriguée, elle dit :

— Je vous dérange peut-être ?

On protesta, mais sans chaleur. La conversation était languissante. Ghi, considérant de plus près Cécile, remarqua ses yeux rouges.

— Tu as été contrariée. Qu'as-tu ?

Pour toute réponse, Cécile fondit en larmes.

— Excusez-la, intervint M^{me} Renard d'une voix mal assurée. Nous venons d'apprendre une si triste nouvelle.

Cécile, un peu plus calme, parla :

— Tu te souviens peut-être de mon ami d'enfance, René Flodin ?

— Oui. Eh bien ?

— Il est mort, hier.

Un temps qui dura... combien de minutes ? Ghi ne devait jamais le savoir. Elle vit confusément M^{me} Renard s'agiter, Cécile se précipiter vers elle, et puis ce fut le chaos, l'inconscience.

— Ghi, mais pourquoi ? interrogea Cécile un peu plus tard.

— Pourquoi ? Ah ! c'est vrai, tu ne peux imaginer. Mais lui, parle-moi de lui. Il est mort, dis-tu ? Mort, ... mais de quoi ? Un accident ?

— Tu as lu son livre ?

— Oui, mais quel rapport ?

— Tu ne devines donc pas?

— Non.

Cécile ferma à demi les yeux.

— René était tuberculeux pulmonaire. Depuis des années, il se soignait. Lorsque nous l'avons rencontré à Paris, il commettait une de ces imprudences qui prouvaient qu'on ne lui laissait aucun espoir de guérison.

— Je me souviens maintenant : il devait partir quelques jours plus tard. Et tu ne l'as pas revu?

— Si. Je ne pouvais accepter cette séparation banale. Je me suis arrangée pour être présente lors de sa visite chez mes parents. Ce même jour, il m'a remis l'exemplaire de son livre qu'il te destinait.

Alors Ghi sanglota.

— Mais pourquoi? s'inquiéta de nouveau Cécile.

Ghi, en peu de mots, confessa le sentiment si affectueux né d'une manière spontanée, puis ses irrésolutions, ses doutes, ses scrupules.

— Vois-tu, je souffre de n'avoir pas été pour lui une amie lointaine qui l'eût aidé à supporter cette épreuve. Une affection désintéressée qui n'attend rien en retour : voilà ce que j'aurais voulu lui offrir. Je souffrirais moins si... si j'avais pu...

Un sanglot l'empêcha d'achever. Cécile, bouleversée, reprit :

— J'avais cru, un moment, que tu pourrais lui accorder cet appui moral, ce réconfort. Puis lorsque je t'en ai parlé...

— Quand cela?

— A propos du livre.

— Mais je n'avais pas compris. Pourquoi ne t'es-tu pas expliquée clairement? Ce douloureux malentendu n'aurait pas existé.

— Je ne pouvais supposer que tu ne devinais pas. Et toi-même, ma pauvre Ghi, pourquoi ne m'as-tu rien confié?

Elles demeurèrent un long moment silencieuses. Cécile tenta d'arracher son amie aux regrets stériles.

— C'est Dieu qui a permis cette épreuve. Peut-être a-t-Il voulu que René souffrît seul, pour le détacher plus complètement de tous liens terrestres, le faire monter très haut dans la voie du renoncement, de l'oblation.

Cécile ouvrit une petite boîte.

— Une de ses dernières lettres. Il faut que tu en prennes connaissance.

Ghi sécha en hâte ses paupières humides. Elle lut :

Votre lettre m'a fait du bien : c'est un rayon de soleil, comme celui qui allume de clartés étranges

la cime du pin que je considère pendant ma cure. Merci.

Les heures passent... lentes,... partagées entre une dilection d'ordre moral et la souffrance physique. Mais, parfois, des regrets, des désirs imprécis, une sorte de révolte que j'essaye d'apaiser... Puis la fatigue, à la fois morale et physique, qui suit l'effort trop grand, la fièvre, les hallucinations...

Hier, je me sentais mieux. Alors j'ai lu. Et voici qu'une pensée a semblé prendre un relief inattendu. Je la détache pour vous. Elle paraît si bien répondre à mes questions angoissées.

« Se sentir solitaire en compagnie d'étrangers est souvent une joie intime. Se sentir solitaire en compagnie de ses amis est toujours une épreuve (1). »

Voilà pourquoi j'aime ma solitude, ici où je ne connais intimement personne. Et pourquoi, lors de mes brefs passages à Paris, chez les miens, j'éprouve cette impression de dépaysement?

C'est ici, en face de ces montagnes recouvertes de neige, de ce site grandiose, que je voudrais m'endormir... Les heures passent... Quand sonnera-t-elle, cette heure après laquelle aucune autre ne viendra pour moi?

Cécile, vous m'avez fait du bien. Vos lettres m'ont aidé à supporter la solitude déprimante, à comprendre et à aimer la solitude bienfaisante. Encore une fois, merci.

Des livres sur ma table,... ces livres qui sont miens. Me survivront-ils quelques années encore? Je n'ose l'espérer. J'ai mis beaucoup de moi-même dans ces pages : le comprendra-t-on? Me pardonnera-t-on d'avoir été parfois cruel pour les illusions

(1) Clotilde Fuchs.

qui s'effeuillent et les sentiments que la douleur n'a pas éprouvés?

Dieu est bon. Il aura pitié... Priez pour moi, Cécile, maintenant et plus tard,... bientôt peut-être.

Croyez-moi votre bien respectueux.

R. FLODIN.

* * *

— Alors, son livre, son *Rêve qui meurt?*... interrogea Ghi.

— Il l'a écrit là-bas, lorsqu'il pouvait encore travailler.

— Mais... cette histoire est vécue?

— En ce qui concerne l'intrigue sentimentale, non. René n'a jamais été fiancé, et je ne crois pas qu'il ait éprouvé un sentiment violent. Mais il a toujours regretté cette intimité, cette union d'âmes dépeinte dans son livre. J'ai essayé de lui apporter un peu de réconfort au moyen de lettres fréquentes. Hélas! je ne suis pas une épistolaire. Sur le papier, mes sentiments deviennent froids, incolores.

— Et pourtant, dit Ghi avec lenteur, en soulignant une phrase de la lettre qu'elle tenait encore, pourtant tu lui as fait du bien.

Alors Cécile, inconsciente de sa cruauté involontaire, osa dire :

— Tu aurais pu lui en faire bien davantage. Aussitôt, elle se repentit de sa phrase. Mais

il était trop tard. Au surplus, Ghi n'ignorait pas qu'elle avait fait du mal en se dérobant...

M^{me} Renard s'interposa :

— Il ne faut pas vous rendre malades toutes deux. René souffrait tant : sa mort est une délivrance. Voyons, Ghi, il ne faut pas vous abandonner.

Oh ! cet appel à l'action, appel que Ghi n'avait jamais vainement entendu.

Elle se domina, se contraignit à parler de choses indifférentes. Mais son regard arrêtait sur la feuille de vélin posée sur la petite table.

Il se faisait tard. Ghi se leva, prit congé avec un calme de nature à déconcerter ceux qui ne la connaissaient pas. Mais ses amis ne pouvaient plus avoir de doute sur la nature de ses sentiments.

Oui, Ghi avait rêvé,... et son rêve était mort. Elle l'avait étouffé en elle, tarissant la source d'aspirations élevées, de bonté, de dévouement, qui ne demandait qu'à jaillir. Et Ghi éprouvait un sentiment fait de regrets et de honte, de honte surtout.

Les impressions les plus diverses se heurtaient dans l'âme de Ghi. Incapable de coordonner ses pensées, de récupérer un peu de calme, Ghi

marcha droit devant elle, sans but. Elle accélérait son allure, puis s'arrêtait, essoufflée. Elle trébuchait. Un voile rouge l'empêchait de distinguer nettement les choses qui l'entouraient. Elle eut l'illusion que son pied ne touchait pas le sol, qu'elle marchait sur un nuage.

Ghi s'inquiéta : ce trouble, ce bouleversement, est-ce qu'ils n'allait pas prendre une forme pathologique? Est-ce que... la folie...?

Un sursaut : le voile rouge diminua d'opacité. Mais les pieds continuaient toujours de s'agiter, semblait-il, dans le vide.

Une pensée, quelque chose comme une inspiration providentielle. Cette masse de pierre fouillée, ce porche... Une église. Il faut entrer.

Obscurité presque complète ; une odeur d'encens ; la fraîcheur de l'eau bénite ; le prie-Dieu de bois clair ; le rubis qui tremble à l'extrémité d'une invisible chaîne.

Est-ce tout?

Il y a les ors déteints de l'autel, les bougeoirs, les tableaux qu'on ne distingue pas,... quelques fidèles attardés... Un chapelet, là-bas, s'agit, sursaute... Un cierge qui se consume,... des fleurs qui se fanent dans un vase.

Est-ce tout? N'y a-t-il vraiment plus rien d'autre?

Mais cette lueur qui vit, mais cette porte du tabernacle, mais ce Dieu qui, peut-être...?

— Peut-être? Allons, pourquoi feindre le doute? Dieu est là.

S'Il est là, Il voit la souffrance. Et, s'Il est Dieu, Il ne peut pas ne pas être bon.

Pourtant, je souffre, j'appelle,... et personne ne répond.

L'église est maintenant vide... Aucun chapelet ne cliquette... Du cierge, il ne reste plus qu'une coulée blanchâtre sur un socle de cuivre... On ne distingue plus nettement les choses.

Tout à l'heure, un employé de l'église agitera des clefs. Il faudra partir,... partir aussi désem-
parée, plus déçue qu'avant...

Un appel plus poignant, plus humble aussi! Et il semble qu'un peu d'apaisement se pro-
duise.

Mais Ghi résiste, accumule les objections.

La croix, le sacrifice. Oui. Mais ce malen-
tendu, ce mal commis en ne faisant pas le
bien... Ce membre souffrant du Christ dont
l'appel n'a pas été entendu...

Ghi égoïste, allons donc! Si elle avait su...

Si, plus tôt, elle avait compris que toute sa
force physique, son activité étaient achetés par
l'inaction de René, leur inaction à tous... Si quel-
qu'un, lui expliquant cette *Loi de l'Echange*,
lui avait tenu ce langage :

— J'ai accepté tout cela... pour toi... et pour

vous tous qui jouissez de vos forces intactes comme si cela vous était dû.

Mais quelqu'un a dit cela,... et plus éloquem-
ment qu'aucun homme ne pourrait le faire.

Et le regard de Ghi s'arrêta sur la croix.

DEUXIÈME PARTIE

I

... Je termine ce mot en hâte. Ne dois-je pas accompagner des clients en quête d'un pavillon à louer ? Ce sera la déambulation classique, la marche accélérée avec accompagnement de questions et de réponses. Le soleil, trop chaud, fera ruisseler nos visages, indisposera les « amateurs ». Qui sait si l'affaire se traitera ?

Je ne vous dis pas cela pour me plaindre, mais simplement pour vous faire comprendre que l'activité elle-même engendre toutes sortes d'ennuis : inquiétudes, fatigues, déceptions. Je songe à votre petite vie calme, si bien réglée, à vos songeries pendant les « cures ». Et je pense que, à tout prendre, vous n'avez pas la plus mauvaise part.

A bientôt, ma chère Jenny. Un prochain dimanche, j'irai vous voir.

De tout cœur, je vous embrasse.

G. ROLLIN.

Ghi tamponna sa lettre. Depuis un an —

depuis la mort de René — elle correspondait avec une étudiante qui avait quitté les Alpes pour un sanatorium des environs de Paris. Ghi allait de temps à autre lui rendre visite et par elle atteignait beaucoup d'autres malades.

Ce n'était pourtant pas à un apostolat direct ou indirect que Ghi consacrait une partie de ses loisirs. Sans doute, l'épreuve avait transformé Ghi, lui rappelant que, après cette vie, autre chose existait. Il était non moins certain que le choc brusque avait réveillé en elle un peu de cette foi qui existait à l'état latent. Pourtant, il eût été excessif de prêter à Ghi des intentions... qu'elle n'avait pas.

Ghi, en venant spontanément à l'aide de ses sœurs souffrantes, croyait remplir un strict devoir de justice.

« Pourquoi elles et pas moi? » songeait parfois Ghi, non sans logique.

Cependant, le vieil égoïsme n'était pas mort, et il y avait bien, tout au fond de ce dévouement, un désir secret d'acheter — à bon compte — le droit à la santé, à la vie.

Car elle aimait la vie. Elle ne détestait pas non plus la forme extérieure de l'activité. Sans doute, elle avait souffert, mais... comment dire?... La silhouette de René Flodin devenait de jour en jour plus imprécise. Ghi conservait un souvenir ému de leur rencontre, un certain

remords du malentendu qui les avait séparés. Et puis... c'était à peu près tout.

Et d'ailleurs, est-ce que les soucis de l'existence n'étaient pas là pour rappeler à la réalité, pour imposer le travail à telle heure, pour contraindre à feindre le calme, à sourire quand même?

Le rêve de Ghi s'achevait, comme beaucoup de rêves, dans la grisaille, une grisaille qui faisait penser aux pluies d'octobre, au brouillard, à l'humidité... Mais un peu de l'égoïsme de Ghi était mort comme le rêve et, peut-être bien, avec lui...

Ghi relut sa lettre et eut un involontaire sourire. La chaleur, les déceptions, elle les redoutait, certes, mais...

« Comme il est difficile d'exprimer exactement ce que l'on ressent, songea Ghi. Quelle tendance à l'exagération nous portons en nous-mêmes ! »

Pourtant, elle cacheta sa lettre. Après tout, si l'on tenait compte de l'état d'esprit de la destinataire, une exagération dans ce sens ne pouvait pas être bien dangereuse. Ghi terminait l'adresse lorsqu'une dactylo entra.

— M. Marchal, n'est-ce pas? s'informa Ghi sans lever les yeux.

— Non, Mademoiselle.

— Qui alors?

La dactylo donna des signes d'amusement :

— C'est Monsieur,... enfin, le petit jeune homme.

— Encore lui!

Ghi, elle, rit franchement.

— Oui, Mademoiselle. Dois-je répondre que vous êtes sortie?

Ghi prit le temps de réfléchir.

— Ma foi non. Ce serait reculer pour mieux sauter. Puisqu'il est ici, qu'il entre. Si M. Mar-
chal arrivait, vous l'annonceriez tout de suite et je ferais comprendre au « petit jeune homme » qu'il doit se retirer.

* * *

Vraiment, il méritait le surnom dont on le gratifiait. C'était bien un « petit jeune homme ». Et pourtant il avait dépassé la trentaine. Mais il y avait dans sa démarche, dans son attitude, quelque chose d'irrésolu, de timide, d'inachevé, qui faisait penser à l'enfant craintif.

— Mademoiselle, vous m'excuserez de vous importuner une fois de plus.

— Vous venez me donner votre réponse?

— Euh ! c'est-à-dire... Enfin, n'est-ce pas, on ne saurait assez réfléchir. Le loyer semble élevé

— Par exemple ! Je vous ai fait le calcul.

— Et puis, il y a les aléas. Je puis très bien ne pas réussir dans mon entreprise.

— Je vous ai dit que la situation était unique : aucun concurrent à proximité. Pour peu que vous sachiez diriger votre barque...

— Précisément, précisément, c'est cela qui m'effraye. Installer une agence de location, s'occuper des moindres détails, créer de toutes pièces une affaire...

— Vous ne risquez presque rien.

— Ce n'est pas tout. Diriger une agence, c'est exercer un commerce. Dans ma famille, on se scandalisera.

Ghi remarqua, non sans raideur :

— Alors, pourquoi tergiversez-vous si longtemps ?

— Mademoiselle, comprenez bien : je n'ai pas, moi personnellement, de tels préjugés. Mais maman...

— Ah ! c'est votre « maman » qui ne veut pas ?

— Hélas ! oui.

Sous son masque d'impassibilité, Ghi s'amusa prodigieusement.

— Il faut la convaincre.

— Je le voudrais, mais ce n'est pas facile. J'avais pensé que peut-être vous consentiriez à lui faire comprendre que... Enfin, je sais : votre

temps est précieux — la veille, Ghi avait « rembarré » l'aspirant directeur d'agence, — mais si vous consentiez à m'aider...

— Je ne vois pas en quoi?

Le petit jeune homme se décida :

— Voilà. J'avais combiné quelque chose... Demain, j'amènerais maman ici. Vous lui parleriez, vous lui diriez...

— Je lui dirais quoi?

— Mais que l'affaire est intéressante, que je puis arriver à me créer une situation, que, enfin, je serais commerçant sans l'être...

— Ah ! c'est le dernier point qui vous ennuie?

— Oui. Mon père était ingénieur. Alors, vous comprenez?

— Je ne comprends pas.

— Comment?

— Puisque cela vous tracasse tant que cela d'être commerçant,... renoncez à l'affaire.

Le visiteur s'agita.

— Renoncer, renoncer. Mais alors, que faire? Les carrières administratives ne mènent pas à grand'chose. Et, d'ailleurs, passer trente ou quarante ans de sa vie à « paperasser »! Des dossiers, encore et toujours des dossiers, de la poussière, des petits potins,... le tout assaisonné de reproches d'un chef qui souffre de la vésicule biliaire... Ah ! non, ce n'est pas une vie!

Ghi considéra avec plus d'intérêt son interlocuteur :

— En somme, ce qui vous plaît dans le commerce, c'est surtout l'activité?

— L'indépendance aussi.

— Alors, pourquoi hésitez-vous? L'affaire que je vous offre est intéressante. Si vous la laissez échapper...

— Précisément, je ne le veux pas. Si maman consentait à venir et si vous vouliez...

Ghi s'empara de son agenda.

— Vous fixer un rendez-vous, n'est-ce pas?

— Oui, oui.

Elle examina son carnet :

— Demain, à quinze heures et demie. Cela vous convient?

— Parfaitement.

— Allons, entendu. Je compte sur votre exactitude.

— Nous serons à l'heure.

— Et j'essayerai d'être persuasive.

— Oh! vous le serez, cela ne fait pas de doute.

L'air admiratif du petit jeune homme était à peindre.

A quinze heures et demie, militairement, M^{me} Bargil et son fils pénétrèrent dans le bureau

de Ghi. Le petit jeune homme procéda aux présentations. M^{me} Bargil toisa la démarcheuse avec une certaine hauteur, commença un interrogatoire serré. Ghi répondit avec une douceur d'où l'ironie n'était pas totalement exclue... M^{me} Bargil ajouta un doigt de condescendance bienveillance. M^{le} Rollin, par contre, accentua l'indifférence, l'ironie...

Pour un observateur, la scène était comique. Armand Bargil, lui, semblait sur des épines. M^{me} Rollin avait promis d'être persuasive ; de son côté, sa mère s'était engagée à se montrer aimable. Eh bien ! elles avaient une singulière façon de tenir leurs promesses !

— Ah ! les femmes ! bougonna intérieurement le petit jeune homme.

— Comprenez bien, Mademoiselle, je désire avant toutes choses que mon fils ne s'amoindrisse pas. Cette profession, d'un caractère particulier, me semble présenter quelque analogie avec le commerce. Alors ?

— Alors ?

— Industrialiser une valeur intellectuelle, quelle descente !

— Mon Dieu, c'est selon.

— Directeur d'une agence immobilière : le titre peut abuser d'aucuns. Moi, je ne suis pas si naïve. Répondez-moi, Mademoiselle : mon fils va devenir commerçant ?

— S'il persiste dans son dessein, oui, certainement.

— J'apprécie votre franchise, bien qu'à mon sens...

— Maman, voyons !

— Commerçant... Ce mot me fait frémir.

— Il me semble que ce travail en vaut un autre. Il n'y a aucun déshonneur à...

— Evidemment, vous examinez cela à votre point de vue. Et puis, quand bien même vous le voudriez, pourriez-vous concevoir ce qu'une telle perspective est épouvantable pour moi. Lorsque je songe au passé, à la situation de mes parents... Ah ! Seigneur !

Mme Bargil, après une dissertation en règle sur la grandeur de sa famille — à l'entendre, sa grand'mère était comtesse, — abaissa son regard de souveraine sur des choses terre à terre, comme la durée du bail, le loyer d'avance, le pas-de-porte, etc... Ghi avait quelque peine à conserver son sérieux.

En réalité, Mme Bargil, qui ne disposait que d'une faible somme, redoutait de la perdre. Son orgueil de caste était le bon paravent destiné à cacher sa crainte d'engager inconsidérément le petit capital. Mais, pour rien au monde, elle n'aurait voulu laisser deviner la cause de son irrésolution. Ghi, perspicace, n'eut aucun doute à cet égard. Un peu de pitié se mêla à l'ironie

du début. Après tout, si le subterfuge était maladroit, l'intention ne devait pas en être critiquée pour autant.

— Si vous consentiez à visiter le local?

— Il faut m'y résigner, puisque je ne puis vaincre l'obstination de mon fils.

On sortit. On déambula de concert une rue mal pavée. Armandaida sa mère qui trébuchait. Ghi avançait de son allure calme.

Le trio s'immobilisa devant une boutique aux volets clos. Ghi introduisit une clef dans la serrure, s'effaça pour laisser passer la mère et le fils.

Une odeur de mois, une obscurité presque complète. Ghi, prestement, tourna le commutateur. Alors, ils purent examiner une grande pièce vide.

— Aucune installation, remarqua M^{me} Bargil.

— Et c'est mieux ainsi, Madame. Des casiers destinés à un commerce d'alimentation vous auraient encombrés, sans plus.

— Mais comment envisager l'agencement?

— D'une manière très simple : faire lessiver le plafond, passer les murs au ripolin ou mettre du papier uni. Comme mobilier : un bureau, un classeur, des chaises, un ou deux fauteuils. Un panneau devant chacune des vitrines suppor-

terait les annonces d'immeubles ou de fonds de commerce à vendre ou à louer.

Mme Bargil sortit un carnet microscopique. Elle nota quelque chose du bout d'un crayon rose pourvu d'un pompon de nuance assortie.

— Mais la décoration extérieure?

— ... Pourrait être réduite au strict minimum. Deux couches de peinture bleu foncé. Une inscription très apparente.

— Et ces travaux pourraient se monter à combien?

Ghi faillit répondre que, ne pratiquant pas la peinture en bâtiment, elle n'avait pas qualité pour la renseigner sur ce point. Néanmoins, elle donna des indications approximatives. Ils visitèrent les deux pièces faisant suite à la boutique.

Mme Bargil fit observer qu'on devait traverser l'une pour passer dans l'autre. Ghi répliqua que l'inconvénient était négligeable. Si l'affaire prenait de l'extension, il serait facile de faire de la première pièce le bureau d'une dactylographe et, de la seconde, celui du directeur.

Le titre, négligemment jeté, plut beaucoup à Mme Bargil.

— Vous vous entendez aux affaires, Mademoiselle.

Puis, en veine d'amabilité :

— Ce que je vous dis ne vous froisse pas, au moins?

— Certes non.

Au retour, M^{me} Bargil voulut interroger Ghi sur sa famille, ses relations, ses goûts... Y avait-il longtemps qu'elle occupait chez M. Lorival ce poste de confiance? Aimait-elle ce genre de travail?

Ghi s'amusa à intriguer « sa » cliente, répondant d'une manière évasive ou tout à fait à côté de la question.

Le petit jeune homme, pendant ce temps, s'inquiétait si sa mère accepterait de signer le bail.

* * *

— Non, vous l'avez décidée? Véritablement, mademoiselle Rollin, vous êtes un « as »... N'empêche que cette babiole vous a fait perdre beaucoup de temps.

— ... Et m'a donné plus de peine qu'une affaire importante.

— Oh! cela, je n'en doute pas.

Et M. Lorival, se renversant dans son fauteuil, ajouta en riant :

— Ce qu'il vous a fallu en présenter, des arguments.

— Excellente chose. Cela m'exerce, me fait la main. Pour une transaction d'une certaine envergure, je pourrai utiliser certains moyens qui ont fait leur preuve ici.

- Et ces moyens?
- La volonté de persuader, le désir surtout de faire profiter d'une bonne affaire quelqu'un qui la mérite.
- Le petit jeune homme...
- Un bon garçon irrésolu, mais intéressant tout de même.
- Maintenant, je voudrais bien savoir ce que vous entendez par « bonne affaire »?
- Mon Dieu, j'estime que la situation de la boutique se prête à un commerce de ce genre. Et, pour peu que M. Bargil sache, à l'occasion, être débrouillard, il pourra se créer de toutes pièces une jolie situation.
- M. Lorival, brusquement, cessa de rire.
- Un concurrent éventuel, alors? Si vous travaillez contre nos intérêts...
- Voyons, la question ne se pose pas,... non seulement à cause de la distance relativement importante qui sépare les deux agences, mais encore parce qu'un petit jeune homme ne peut lutter avec le cabinet Lorival.
- M. Lorival se dérida.
- C'est vrai : le cabinet Lorival... Vous pouvez le dire, mademoiselle Rollin, car, sans vous couvrir de fleurs, vous êtes pour quelque chose dans son importance.
- Et Ghi, toujours un peu trop sûre d'elle-même, sourit au compliment.

II

La conférence prenait fin. Une longue ovation salua le conférencier qui se retirait, puis les assistants s'essaimèrent. Claquements des strapontins, bavardages, exclamations, appels... Aux vestiaires, bousculade, échange de remarques aigres-douces. On brandissait des numéros, on attrapait à bout de bras d'informes paquets. Il n'en fallait pas davantage pour dissiper l'émotion.

Pourtant, Ghi déclara à son amie Cécile quelques instants plus tard :

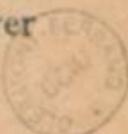
— Je crois n'avoir jamais entendu rien de plus émouvant.

— Tu as raison : cette vie de Molière, si simplement rappelée, ces luttes, ces souffrances de toutes sortes et, surtout, cette mort...

— On comprend mieux l'œuvre importante et si profondément humaine de notre génie national.

— Tu es fière de notre patrimoine artistique, Ghi?

— Pourquoi ne le serais-je pas? Il ne s'agit nullement d'étroitesse d'esprit. Je sais admirer



les chefs-d'œuvre étrangers : je puis bien me réjouir de ce que Molière est nôtre.

Mais le lieu ne convenait nullement aux échanges d'idées. Cécile et Ghi, durant le trajet du retour, se contentèrent d'émettre des lieux communs. Seulement, installées devant une table à thé, elles reprirent leur conversation interrompue. D'ailleurs, M^{me} Renard interrogeait :

— Était-ce intéressant ? Avez-vous été satisfaites de votre matinée ?

— Je suis ravie. Quel régal ! quelle conférence !

— Je crois bien avoir pleuré, confessa Cécile.

Ghi feuilleta le programme.

— On pourrait méditer longuement sur la dernière phrase. Voyez plutôt :

« Sur son visage douloureux, il a voulu poser un masque. Rions du masque puisqu'il a souhaité qu'on en rie. Mais nous avons bien le droit de venir le soulever une fois, avec respect, avec pitié, avec piété, pour oser regarder le visage (1). »

— Comme c'est bien exprimé, convint M^{me} Renard.

— Et comme c'est vrai, surtout, acheva Ghi. Vrai, non seulement pour Molière, mais pour

(1) Gaston Baty.

combien d'autres qui ne veulent pas laisser voir leur souffrance et qui, par un effort de volonté, parviennent à rire quand même... et à faire rire.

Cécile s'empara d'un volume broché.

— Qui pourrait supposer que l'auteur de *Petite Annette*, le roman qui obtint le prix de l'Humour, était René Flodin, le tuberculeux, mort avant d'assister au couronnement de son œuvre?

Ghi, songeusement, ouvrit le livre.

— Et pourtant, Cécile, dans ce roman, tout comme dans l'œuvre de Molière, on peut trouver des traces d'une intense mélancolie. Mais quoi ! René voulait léguer aux siens une somme relativement importante, destinée à rembourser l'avance faite par sa sœur. On avait reproché à ses autres livres leur tristesse : il voulait que celui-là connût le succès et... un gros tirage. Son désir s'est réalisé.

Orphelin, ne disposant que d'une petite fortune, le romancier avait dû recourir à l'aide pécuniaire de sa sœur. Cette dernière étant mariée, il y eut des explications un peu vives entre les beaux-frères. Un jour, René voulut refuser l'argent qu'on lui donnait à contre-cœur. Son beau-frère et sa sœur ne le lui permirent pas, à cause du monde... Alors René travailla sans

relâche, soignant son style, non plus seulement dans le dessein de parachever son œuvre, mais de plaire au public. Et, puisqu'on exigeait des livres comiques, il ferait rire.

Adossé à ses oreillers, la poitrine sifflante, les mains fiévreuses, en apparence insouciant de son état que le travail intensif aggravait, il écrivit une histoire bouffonne où, après des incidents d'un drôle irrésistible, deux jeunes gens de santé robuste, heureux de vivre, de s'aimer, s'épousaient à la dernière page.

Lorsque, après deux mois d'une attente anxieuse, le livre fut accepté, René était très malade. Il eut encore la force de corriger les épreuves, signa le « bon à tirer » en songeant que sa dette serait largement couverte... Moins de trois semaines plus tard, il s'éteignait doucement, sans beaucoup de regrets, sans rancune contre ceux qui avaient rendu sa croix plus pesante.

Son livre parut. Il connut un grand succès. La sœur de René, qui, naguère, accablait l'« écrivassier » de sarcasmes, prolongeait la durée du grand deuil, parlait de son chagrin pour pouvoir parler du livre que tout le monde avait lu... Son mari commanda des cartes de visite ornées d'un large bord noir, sur lesquelles s'étalait un nom légèrement allongé : « Hector Dupuy-Flodin ».

Le dernier livre de René avait rapporté une fortune.

Ghi s'irritait de ce chagrin. Cécile s'affligeait davantage d'un succès qui arrivait trop tard.

— S'il avait pu savoir à quel point son beau talent serait apprécié !

— Moi, affirmait Ghi, je trouve que c'est mieux ainsi. La valeur de René Flodin se suffisait à elle-même. Une récompense, dans ces conditions, devenait superflue. Son talent, je dirais presque son génie, avait besoin d'une autre consécration : la douleur. Souffrances de l'incompréhension, du doute, de l'échec, humiliations de la pauvreté mêlées aux souffrances morales : voilà qui, mieux qu'un prix littéraire, marque du coin une œuvre.

Et Cécile n'avait pas répondu.

Souvent les jeunes filles s'entretenaient de René Flodin. Ghi aimait ce sujet de conversation. Aucune tendance morbide ne se mêlait à cette dilection d'un caractère un peu particulier. Le rêve s'était évanoui. Le sens pratique de Ghi allait même jusqu'à attribuer certain vague à l'âme à un phénomène dû au surmenage. Mais cette question nettement tranchée — à sa manière, du moins, — il fallait bien reconnaître que René restait une figure attachante.

— Tu sais, reprit Cécile, M. Dupuy adopte, pour expliquer *Petite Annette*, une version bien

inattendue. D'après lui, René ne se rendait pas compte de la gravité de son état. Tout au contraire, il se persuadait qu'il allait mieux, et c'est ainsi qu'il composa son dernier roman.

« Il faut entendre M. Dupuy parler, avec des trémolos dans la voix, d'une agonie qui fut extrêmement douce. Quand je songe à cette fin pénible, à ces crises d'étouffement... »

— Tes Dupuy m'indignent, affirma Ghi, violemment.

— Quant aux lecteurs, en général, ils n'ont pas ta perspicacité.

— Ils sont en cela excusables. Cette erreur n'est ni la première ni la dernière. Et puis, s'ils pouvaient se représenter l'auteur de la *Petite Annette*, travaillant à son œuvre entre deux accès de dyspnée, peut-être trouveraient-ils le roman infiniment moins gai. D'où il ressort que cette illusion est nécessaire.

Ghi, encore une fois, feuilleta le programme de la matinée.

— Ecoute, il me semble qu'il s'agit de René et de son roman : « La grimace du rire ne cache pas toujours celle du désespoir. En ne la cachant plus du tout, nous nous éloignons de la volonté de Molière, mais peut-être nous rapprochons-nous de son cœur (1). »

(1) Gaston Baty,

— Etrange, dit Cécile, impressionnée.

— Voilà pourquoi, tout à l'heure, j'insistais sur le caractère du génie de Molière. C'est bien français de cacher sa souffrance sous un sourire.

— Peut-être.

— Et, d'ailleurs, pour peu qu'on examine attentivement chacun d'entre nous, il est impossible de n'être pas frappé par cette dualité de caractère. Tel qui paraît intransigeant cache une indulgence inépuisable. Tel autre recouvre sa bonté d'une housse rébarbative. Tel autre, enfin, d'extérieur positif, est en réalité un rêveur.

— Comme toi.

Ghi, interloquée, s'arrêta. Elle réfléchit et prit le parti de rire.

— Je l'admet. Seulement, ma chère Cécile, tu es à peu près la seule à connaître cela.

— Vraiment?

— Si tu crois que, au cabinet Lorival, on soupçonne une chose pareille! M^{me} Rollin, une brasseuse d'affaires, une démarcheuse intrépide.

— Oh!

— Tiens, je vais t'en donner une preuve.

Et Ghi, mise en verve, narra les mésaventures du petit jeune homme et de sa maman, les nombreuses consultations, les visites, les recommandations de M^{me} Bargil, ses enquêtes. Ghi croqua les grands airs de la dame, sa hauteur, ses mines impayables.

Cécile riait. M. et M^{me} Renard s'amusaient fort : Ghi était une conteuse de talent.

On prit le thé le plus gaiement du monde. Toute trace d'émotion avait disparu. Seulement, lorsque Ghi se leva pour partir, son regard effleura une grande photo de René Flodin accrochée à la muraille, que surmontait une branche de buis...

III

Six mois... cela passe vite. Six mois auparavant, Armand Bargil avait signé le fameux bail de « trois, six, neuf ou douze années entières et consécutives à la volonté du preneur seul, à charge par lui de prévenir le bailleur six mois d'avance et par écrit, etc... »

Qui donc songeait encore à cette petite chose?

Pas Ghi, à coup sûr, une Ghi maussade qui aurait volontiers envoyé par la fenêtre entr'ouverte ses carnets, ses notes et jusqu'à son agenda de bureau.

Qui donc a écrit qu'il n'y avait pas de mauvais livres, mais seulement de mauvaises heures

pour lire? En reprenant l'idée sous une autre forme, ne pourrait-on pas dire qu'il n'y a pas de travail désagréable, mais seulement des jours désagréables pour travailler?

Ghi était furieuse : ne l'avait-on pas conviée au vernissage d'un salon de peinture. Elle devait y retrouver des amis, oublier le travail, les démarches, les échecs, s'amuser enfin.

Ah ! bien, ouiche...

Comme convenu, Ghi était passée au cabinet Lorival prendre note des rendez-vous du lendemain. En toilette claire et mantelet de fourrure, sa toque de feutre légèrement penchée de côté, Ghi était exquise.

Sans se dévêtir, Ghi consulta l'agenda. Demain, à dix heures et quart, signature de l'acte de vente Picard-Ronou... L'après-midi, à quatorze heures, visite d'un immeuble de rapport. Parfait. Mais... sur le folio du jour, à l'endroit bâtonné par Ghi elle-même, une petite écriture — celle de M. Lorival — avait noté : quinze heures, visite du fonds de la rue Boileau.

Persuadée qu'il s'agissait d'une erreur, Ghi sonna sa dactylo, prête à la tancer d'importance. Hélas, le seul coupable était le « patron ». Un client pressé avait insisté. M. Lorival céda pour ne pas mécontenter un « amateur éventuel ».

— Mais puisque je devais sortir, remarqua Ghi.

Hélas, de tels arguments ne tenaient pas devant « une affaire sur le point de se traiter ».

— Vous visiterez votre exposition de peinture une autre fois, avait conclu M. Lorival.

Protester?... M. Lorival, qui ne s'accordait aucun loisir, aurait été trop heureux de caser un laïus de circonstance.

Alors, n'ayant rien de mieux à faire, Ghi déchirait rageusement d'anciennes notes en philosophant sur la fragilité des projets.

— Qu'est-ce?

— M^{me} Bargil qui désirerait vous parler.

— Comment?

— Oui, Mademoiselle.

— Que peut-elle bien me vouloir?

La maman du petit jeune homme fit une entrée impressionnante. Remarquant la toilette de Ghi, elle eut un soubresaut, se scandalisa en évaluant le prix de la jaquette de vison, se renfrognna encore davantage, s'assit avec raideur.

— Mademoiselle, je ne viens pas précisément vous faire des compliments.

Le début promettait. Ghi, d'humeur belliqueuse, était prête à se défendre. M^{me} Bargil lui reprocha « d'avoir fait une pression pour réussir une affaire ». Ghi protesta que l'affaire

en question lui avait occasionné plus d'ennuis et de dérangements que de bénéfice. Son adversaire entreprit alors de démontrer que la boutique ne convenait nullement à l'installation d'une agence, que cette entreprise était un gouffre dans lequel un « argent fou » s'était trouvé englouti. Et Ghi de répliquer que, si M. Bargil, en matière d'organisation, se révélait un incapable, elle ne pouvait nullement en être tenue pour responsable.

C'est effrayant ce que deux dames en colère, dont l'une a manqué un vernissage et l'autre dépassé le chiffre des réparations prévues, peuvent se dire de choses désagréables en moins d'un quart d'heure.

Phrases hachées, remarques acerbes, pleuvaient, grêlaient, s'entre-croisaient.

Puis, d'un commun accord, les belligérantes s'arrêtèrent pour reprendre le souffle.

Ghi songea que les toiles de Claude André devaient être magnifiques. M^{me} Bargil, réflexion faite, trouva son système défectueux.

Alors... elle sortit un amour de petit mouchoir (linon pur fil orné de plumetis et dentelles) et... :

— Heu... heu... Mademoiselle. J'ai été trop vive. Heu... heu... Pardonnez-moi. Heu... une mère affolée ne sait plus ce qu'elle dit. Quel malheur ! Heu... heu...

Ghi hésitait entre l'irritation et une vague pitié.

— Vous avez raison : le pauvre enfant n'a pas le sens des affaires. Ah ! Mademoiselle, si seulement il était secondé par une personne capable. Nous avions pris une petite employée. Le premier jour, elle n'a rien fait ; le second, elle accumula les sottises. Le troisième — c'est affreux ! — elle est partie avec la caisse. Heureusement, il n'y avait que trente-deux francs.

Oubliant les natures mortes, les marines et les « intérieurs », Ghi s'intéressait aux lamentables débuts.

Par un revirement, Ghi regrettait la décision prise par M. Bargil et s'accusait mentalement d'avoir provoqué la catastrophe.

— Je suis très pressée aujourd'hui. Vous voyez, un client m'attend. Mais demain je passerai vous voir et nous examinerons ensemble quelle solution adopter.

— Oh ! oui. Nous comptons sur vous, Mademoiselle ; je vous en prie, ne nous abandonnez pas. Armand est très déprimé : je redoute le pire. S'il allait commettre une folie !

— Dites-lui de patienter jusqu'à demain.

— Merci, Mademoiselle, merci.



M^{me} Bargil et son fils avaient bien mal appli-

qué les conseils de Ghi. La boutique ressemblait à un capharnaüm. Deux voltaires à la tapisserie déteinte semblaient monter la garde devant une mesquine table de bois blanc qui tenait lieu de bureau.

Le reste à l'avenant. Quant aux panneaux des vitrines, on les avait remplacés par des rideaux de tulle, propres à déconcerter les amateurs en quête d'une « affaire ».

Le « bureau des dactylographes » était vide. Aucun meuble, absolument rien. Dans la deuxième pièce se tenait M^{me} Bargil qui pleurait et se lamentait.

Un client survenait-il? Armand s'empressait avec maladresse. La conversation s'amorçait difficilement. M^{me} Bargil alors intervenait, parlait avec abondance pour empêcher son interlocuteur d'émettre des objections, si bien que ce dernier partait avec la ferme résolution de ne plus revenir.

Ghi eut tôt fait de diagnostiquer le mal. Quant au remède, dame...

— Mademoiselle, si vous pouviez l'aider un peu le soir, le conseiller...

— Je le voudrais, certes, Madame. Mais cela m'est absolument impossible. J'ai des engagements à tenir. Je ne dois m'intéresser directement ou indirectement à aucune affaire similaire à celle...

— Enfin, M. Lorival ne serait pas si terrible. Voulez-vous que j'aille lui parler? Je dirai que je fais cette démarche à votre insu.

— Certes non. Je prendrai toutes les responsabilités. Mais comme je vous l'expliquais...

— Mademoiselle Rollin, ne soyez pas impitoyable.

— Vous seule pouvez nous sortir de cette impasse.

Ghi considéra la mère dont les cheveux blanchissaient, le fils impressionnable, redoutant les pires catastrophes. Elle en eut pitié.

— Je vais réfléchir. Je vous promets de vous donner une réponse après-demain.

Puis elle se retira, presque surprise elle-même de la promesse faite si vite.

IV

— Non, voyons, Ghi, ce que tu m'annonces est invraisemblable.

— Vous n'avez pas fait cela?

— Mais si,

— Tu as... donné ton compte à M. Lorival?

— Et cela t'étonne?

— C'est-à-dire que j'en suis suffoquée. Je...

— Mais on vous a proposé une situation beaucoup plus importante?

— Nous n'avons même pas débattu le montant de mes commissions.

M. et M^{me} Renard, Cécile, s'exclamaient. La dernière phrase de Ghi mit le comble à leur stupéfaction.

— Ghi, tu n'es plus toi! osa Cécile.

— Et pourquoi donc, je te prie?

— Toi, si pondérée, prendre une détermination pareille!

Lorsque le tumulte s'apaisa, Ghi voulut expliquer sa décision.

— Ce jeune homme se trouve dans l'embarras... un peu par ma faute. Il ne faut pas mêler sentiment et affaires, c'est entendu. Mais enfin, je suis, dans une certaine mesure, responsable de ce qui arrive.

— Tu es ridicule avec tes raisonnements.

— Puis, que veux-tu, M. Lorival me traitait un peu trop en subalterne. Là, j'aurai ma petite personnalité. Si même les circonstances le permettent, peut-être quelque jour pourrons-nous rédiger un acte de société avec M. Bargil.

— Le petit jeune homme ridicule?

— Mais oui, Cécile.

M^{me} Renard, prudente, essaya de faire dévier l'entretien. Elle y réussit, mais une sorte de malaise subsistait néanmoins.

Après le départ de Ghi, Cécile remarqua :

— Tous cela ne me paraît pas clair.

— Ghi est vraiment bizarre, ajouta M. Renard.

— Voyez-vous, continua la jeune fille s'adressant à ses parents, il y aurait là-dessous quelque rêve un tantinet romanesque, je n'en serais pas surprise.

— Oh ! peux-tu croire ! C'est invraisemblable !

— Surtout si l'on tient compte du premier rêve de Ghi !

Cécile contempla le portrait de René. Elle reprit lentement :

— Ce premier rêve... Mais c'est ce qui m'incite à penser que peut-être...

— Que veux-tu dire ? interrogea M. Renard.

— Je ne sais pas. Cela, en vérité, est si troublant...

Et tous trois ne parlèrent plus, considérant la flamme des bûches qui se consumaient dans l'âtre.



Chi n'était pas allée chercher midi à quatorze heures. Sa décision était, pour le moment du moins, indépendante de toute idée romanesque.

Méthodique, Ghi avait pesé le pour et le contre. D'un côté, la situation tranquille, la vie monotone, le lendemain assuré ; de l'autre, les aléas, les tracas, l'inquiétude, mais peut-être au bout le succès. Chez M. Lorival, l'indépendance un peu trop mesurée (l'incident du vernissage laissait des souvenirs tenaces). Chez Armand Bargil, elle l'espérait, on se plairait à reconnaître sa supériorité professionnelle.

Alors ?...

La lutte n'effrayait pas Ghi. La petite fortune personnelle, qu'elle s'était constituée par son travail, lui permettait d'attendre les événements sans inquiétude dans l'hypothèse de débuts difficiles.

Puis enfin, créer un fonds, lancer une affaire, être le bon génie de deux êtres timorés, cela flattait l'orgueil de Ghi.

Cet orgueil, quel événement pourrait le réduire ?

* * *

L'arrivée de Ghi chez les Bargil fut accueillie avec des transports d'allégresse.

— Vous nous sauverez, j'en suis sûre, Mademoiselle, affirmait M^{me} Bargil.

Armand, plus pratique, s'informa tout de suite de « ce qu'il faudrait faire pour attirer les clients ».

— Mais d'abord être en mesure de leur offrir des affaires intéressantes et variées, avait répondu Ghi en examinant les carnets de ventes et locations.

Pendant quelques jours, Ghi multiplia les démarches. Armand lui emboîtait le pas, assistait bouche close à tous les entretiens. Seulement, lorsque la porte se refermait sur les visiteurs, il demandait avec une insistance irritante :

— Pensez-vous que cela marchera ?

M^{me} Bargil gardait la boutique et recevait les clients... de plus en plus rares.

— C'est désolant, confiait-elle à Ghi.

Avec son fils, elle était plus catégorique :

— Tu verras, cette petite ne nous sortira pas d'embarras.

Armand protestait, mais sans conviction.

Après huit jours de recherches et de démarches, Ghi décréta qu'on allait mettre les affaires au point.

Mais d'abord elle métamorphosa la deuxième pièce en bureau. Des meubles passés au brou de noix firent l'affaire. Ghi avait décidément le génie de l'organisation, et M^{me} Bargil commençait la série des étonnements.

Ensuite, on se mit au travail. Ghi recopiait les notes prises, constituait un fichier. Armand calligraphiait de petites cartes d'après les indications de Ghi.

Le soir, ils retirèrent les fameux rideaux de tulle pour les remplacer par des panneaux que Ghi s'était procurés à bon compte, et sur lesquels on fixa, à l'aide de punaises, les notices concernant les « affaires à profiter de suite ».

La transformation enchantait M^{me} Bargil. Sa joie augmenta lorsqu'elle vit qu'on s'arrêtait volontiers devant les vitrines.

Le lendemain, un visiteur pressé entra. Il désirait un local industriel de tant de superficie. Armand, effaré, commençait à dire qu'il n'avait aucune affaire de ce genre. Ghi l'interrompit : il fallait réfléchir, examiner les locaux à vendre, voir ce qui pouvait convenir, ceci pour éviter des visites inutiles et une perte de temps. L'industriel approuva, remit sa carte, fournit des détails complémentaires. Ghi fixa un rendez-vous pour le surlendemain.

— Mais nous ne pourrons pas lui donner satisfaction ! gémit Armand après son départ.

— Par exemple, c'est ce que nous allons voir.

Et Ghi, laissant la mère et le fils se lamenter sur leurs malheurs passés, présents et à venir, courut les bureaux, les agences. Quarante-huit heures plus tard, elle partait avec l'industriel pour une expédition dans les centres ouvriers de la banlieue parisienne.

— Alors, l'affaire marche?

— Certainement. J'aurai peut-être une bonne nouvelle à vous apprendre au retour.

— Vous ne désirez pas que je vous accompagne?

— Non, non. Je tiens à ce que vous ayez la surprise si tout se passe au gré de mes désirs.

Et Ghi, sa serviette sous le bras, s'éloigna.

Quand il se retrouvait avec sa mère, Armand recommençait à broyer du noir. D'ailleurs, M^{me} Bargil avait la spécialité de dramatiser tout. Elle recommença le chapelet des récriminations.

Les dépenses faites ne seraient jamais couvertes, le bail ne pourrait être résilié qu'à l'expiration des trois premières années. Pour faire face aux engagements pris, il faudrait s'endetter. M^{me} Rollin n'était pas si capable. Ou bien, elle attirerait tout à elle. A la place d'Armand, M^{me} Bargil se serait méfiée. Ce désir d'agir seule ne cachait-il pas de ténébreuses menées? Cette affaire d'usine, dont elle parlait depuis huit jours au moins, était étrange. Tout cela finirait mal.

Armand aurait voulu se boucher les oreilles, demander grâce. M^{me} Bargil continuait toujours. Elle agitait les lèvres, faisait mouvoir les muscles de la face, gesticulait. Armand fut pris de panique : si tout de même sa mère avait raison?...

Oubliant la tâche en quelque sorte imposée

par Ghi — préparer des enveloppes pour l'envoi de prospectus-réclame — Armand se morfondit dans l'inaction.

M^{me} Bargil, elle, pleurait de rage et d'inquiétude.

Et voici que le timbre de la porte retentit. Armand se précipita.

C'était Ghi qui entrait, une Ghi au visage épanoui.

— Une bonne journée. Je vous assure que je n'ai pas perdu mon temps.

— L'industriel s'intéresse sérieusement à l'affaire? s'informa M^{me} Bargil.

— Mieux que cela. Tenez.

Ghi ouvrit sa serviette et en tira une liasse de billets de banque.

— La vente a été signée à quinze heures, en l'étude de M^e Raveau, notaire. Et voici la commission.

Armand, hébété, compta : il y avait dix billets de mille francs.

Ce fut une explosion. M^{me} Bargil se jeta dans les bras de Ghi, la nommant sa chère enfant. Armand affirma qu'il n'oublierait jamais cette journée de victoire.

Séance tenante, Armand voulut régler la

« commission » de vingt pour cent. Ghi protesta : on avait bien le temps. Mais M^{me} Bargil et son fils insistèrent.

Lorsqu'un peu de calme succéda aux exclamations, Ghi voulut s'expliquer. L'industriel avait pris une option sur le local, mais il n'était pas très décidé à traiter. Le prix demandé : deux cent mille francs, lui paraissait excessif. Ghi, persuasive, lui détaillait intarissablement le confort de l'installation, les améliorations qu'on y pourrait apporter. Enfin, le grand jour était arrivé. Ghi et le vendeur attendaient avec angoisse... L'heure du rendez-vous était passée, il fallait se résigner à l'échec... Et voici que l'industriel arriva en coup de vent, expliquant une histoire de pneu crevé... On avait passé en toute hâte dans le bureau du notaire et...

— Mais c'est merveilleux ! Chère mademoiselle Rollin, comment vous exprimer notre reconnaissance ? Un tel succès... Mon Dieu, alors que nous désespérions !

Ghi, qui ne perdait jamais le sens des réalités, demanda où en était la rédaction des adresses. Armand dut confesser sa paresse. Il fut grondé par sa mère qui ne se piquait pas de logique.

Les deux jeunes gens se mirent au travail. M^{me} Bargil, pendant ce temps, vaquait à de mystérieux préparatifs. Bientôt, elle fit irruption.

— Vous allez vous reposer. Venez donc goûter.

Le thé fut servi dans des verres de tailles différentes — on utilisait ce qu'on possérait. — M^{me} Bargil coupa une plaque de flan qui fut jugé exquis. On bavarda, on fit des projets. Le « salon » était pourtant misérable : une table de cuisine et quelques chaises; mais l'espoir a si vite fait de changer tout... Cette dinette improvisée ne manquait pas de charme et tous trois devaient en conserver un bien doux souvenir.

* * *

Il importait d'aménager la boutique. La table de bois blanc fut remplacée par un bureau de vieux chêne ; les voltaires, en attendant mieux, continuèrent à monter la garde. Mais on installa des classeurs, une bibliothèque. Ghi parla d'installation téléphonique. Elle se heurta à la force d'inertie de la mère et du fils.

— Mais cela occasionnerait une grosse dépense !

— Et l'abonnement, la taxe, les communications ?

Ghi batailla ferme. Lorsqu'on se trouvait dans l'obligation de téléphoner, il fallait se rendre au bureau de tabac le plus proche. Cela produisait un effet déplorable. En outre, les clients,

ne pouvant facilement communiquer avec l'agence, se résignaient à s'adresser ailleurs.

Ghi eut enfin gain de cause, mais après combien de discussions !

Il fallut recommencer pour l'achat d'une machine à écrire, acquisition qui pourtant s'imposait. Détail amusant : M^{me} Bargil et son fils capitulaient toujours. Mais ils ne voulaient jamais, du premier coup, se rendre à l'évidence.

L'Underwood fut installée dans le magasin, non loin de l'appareil téléphonique. Ghi, après sa journée laborieuse, tapait le courrier. Armand laissait faire. M^{me} Bargil y mettait plus de forme.

— Nous abusons de votre bonté, Mademoiselle. Je suis vraiment confuse.

Mais un jour, en l'absence de sa mère, Armand avoua :

— Je ne sais pas ce que je serais devenu sans vous... Et puis, tenez, il est préférable que vous sachiez tout. Lorsque vous êtes arrivée ici, j'étais à bout. J'avais achevé de ruiner ma pauvre maman. Il ne nous restait presque plus rien. Alors — c'est une confession que je vous fais — j'ai été jusqu'à envisager la pire des lâchetés, la plus irréparable aussi : le suicide. J'étais prêt... lorsque ma mère m'a dit :

« — Je vais aller voir M^{me} Rollin. Elle ne peut pas nous abandonner.

« Ce jour-là, un peu de confiance fleurit en mon âme. Je résolus d'ajourner la... décision fatale. Vous le voyez, Mademoiselle, vous m'avez doublement sauvé. »

Et Ghi se trouva récompensée au centuple de ce qu'elle avait fait pour le petit jeune homme.

V

— *Out...*

— Quarante *A...*

Pang, ping... Les balles rebondissaient. Le court de tennis, ombragé par les grands arbres, s'étendait en quadrilatère d'une absolue netteté de lignes.

— Avantage...

Un match en double mixte, mais un match sérieux. Les joueuses ne songeaient pas à lancer négligemment quelques balles, de façon à mettre en valeur un bras à l'impeccable modelé. Les joueurs s'agitaient.

A l'entour, on regardait, on discutait les chances de chacun,

Encore quelques balles lancées vigoureusement, puis :

— Jeu ! cria l'arbitre. M^{lle} Rollin et M. Landibert gagnent cinq jeux à trois, contre M^{me} Fortin et M. Flamec.

Au-dessus du filet, des mains se joignirent. Puis champions et vaincus, que l'ardeur de la lutte avait altérés, coururent aux rafraîchissements.

Une silhouette féminine évolua dans la direction de Ghi.

— Tous mes compliments, chère. Ce beau succès...

— Oh ! de grâce, pas de congratulations. Le jeu m'amuse, et cette partie était intéressante à un rare degré.

Et Ghi absorba un verre de limonade.

— Partons, veux-tu ? Je voudrais éviter...

Trop tard, le beau Landibert s'avancait.

— Mademoiselle Rollin, permettez-moi de vous adresser mes bien vives félicitations. Avec une partenaire telle que vous, je vaincrais, je crois, les as du tennis. Mais vous devez être fatiguée. Ne m'accorderez-vous pas la faveur d'un entretien sous les ombrages du parc ? Cela vous reposera un peu.

— Désolée, cher Monsieur, mais nous avions projeté, M^{lle} Renard et moi, une promenade sur la falaise.

— Mille pardons. Mes respectueux hommages, mademoiselle Cécile. Ne m'en veuillez pas. Je n'avais pas remarqué votre présence et...

— Vous êtes tout excusé, dit Cécile en riant avec un peu de dépit.

— Au revoir, monsieur Landibert, fit nettement Ghi pour marquer que l'entretien ne devait pas se prolonger.

Le champion de tennis s'inclina, rongeant son frein.



Les jeunes filles cheminaient silencieuses. L'ombre paraissait d'autant plus douce que le soleil, qui filtrait à travers les branches, était plus brûlant.

— Un coin idéal, remarqua Ghi : la mer, la forêt, la campagne.

— Tu te plais à Saint-Valéry-en-Caux? demanda Cécile du bout des lèvres.

— C'est-à-dire que je voudrais y vivre, communier aux beautés de la nature et...

— Mais alors, pourquoi ne prolonges-tu pas ton séjour?

— Pour deux motifs : d'abord, je ne veux pas être indiscret, abuser de l'hospitalité de tes parents et...

— Oh! Ghi, c'est très mal ce que tu dis.

— Puis, deuxième raison : il m'est impossible

d'abandonner plus longtemps le bureau. Ma présence est nécessaire.

— Et tu crains de laisser le petit jeune homme dans l'embarras? Pourtant, continua Cécile avec un peu de tristesse, tu pourrais ici trouver beaucoup mieux que...

— Explique-toi. Voyons, parle!

La voix de Ghi était sèche.

— Il me semble que tu n'as qu'un mot à dire et... le beau Landibert...

Ghi, un peu nerveusement, éclata de rire.

— Quel est cet enfantillage romanesque? Et pourquoi me parler de ce monsieur à propos de travail?

— Il s'agit bien de travail!

— Comment?

— Ecoute, Ghi, parlons sans réticence. Tu m'as fait la confidence de ton premier rêve. Mais, devant cette nature, ce soleil, cette vie triomphante, oseras-tu me dire que le souvenir de René t'empêcherait de... faire un autre rêve?

Avec stupéfaction, Ghi regarda son amie.

— Cécile... Mais enfin, que signifie...?

— ... Cette intrusion dans ta vie intérieure? Je manque de doigté, j'en conviens. Mais, vois-tu, il est des intuitions qui ne trompent pas.

— A mon âge, ce que tu penses serait invraisemblable.

— Tu n'es pas si vieille : trente-quatre ans. Et tu ne les paraîs guère.

— Tu crois ? persifla Ghi.

— Je te regardais pendant ce match de tennis et...

— ... Tu m'as pris en flagrant délit de coquetterie ?

— Au contraire. Tu es toujours aussi calme. Pour ceux qui te connaissent mal, tu demeures insensible. Pourtant...

— Toi qui prétends me connaître mieux, tu imagines qu'une flamme intérieure me dévore, que le petit Landibert... Non, c'est trop drôle !

— Ris tant qu'il te plaira, mais tu ne peux nier que Guy multiplie les occasions de te voir, de te parler.

Ghi avisa un tronc d'arbre. Elle dit :

— Installons-nous à l'ombre de ce chêne. Nous serons plus à l'aise pour échanger nos confidences. Je vais te paraître bien enfant, mais, au début, je n'avais rien compris aux manèges de Guy. Depuis hier seulement, j'ai cru deviner... Mais cela ne modifie en rien mes sentiments à son égard. Et je lui ferai d'ailleurs comprendre dès demain qu'il s'est abusé, que je ne suis nullement l'épouse qui lui convient et que, pas très loin de moi, il existe une jeune personne qui...

— Ghi !...

— Ma petite, j'ai de bons yeux. Si tu manques de perspicacité, moi, je vois très clair. Ras-sure-toi et fais confiance à ta vieille amie qui ne désire que ton bonheur.

— Ma grande, ma chère Ghi..., haleta Cécile en larmes.

— Allons, calme-toi, petite sotte ! A-t-on idée de se mettre dans un état pareil !

Elles se turent. Le soleil se voilait par instant. Un peu de fraîcheur aidant, Ghi frissonna.

— Mais toi ? demanda Cécile, hésitante.

— Est-ce que je songe à modifier mon existence ?

— Pourtant, ce besoin d'aimer...

Ghi réfléchit. Elle se décida :

— Au fond, je puis bien te le dire : je suis au tournant. Tu me parlais de mon âge tout à l'heure. Ce n'est plus l'âge des rêves, des enthousiasmes, des illusions, mais l'âge où l'on réfléchit, où l'on regrette, non le bonheur, mais la tâche de dévouement ; non les satisfactions, mais les responsabilités. Je ne sais si tu me suis.

— Pas très bien, je l'avoue.

— Comprends-le ; dans l'amour, il y a deux parts : ce qu'on reçoit, ce qu'on donne. Les très jeunes s'arrêtent à la première que négligeraient volontiers les autres, les vieilles qui ne rêvent plus qu'au don d'elles-mêmes. J'aurais

voulu aimer, pour apporter à l'être choisi entre tous mon dévouement, ma tendresse agissante. Pour me dépenser à son chevet, l'encourager aux heures sombres, l'aider dans son effort. J'aurais voulu aimer, pour apprendre à vaincre mon égoïsme qui demeure entier et que je sens sourdre en moi.

— Mais, Ghi, tu exagères. Ne croirait-on pas, à t'entendre, que tu ne sais pas être bonne et sacrifier tes intérêts, ton repos, aux intérêts, au repos des autres. Je te citerai trois exemples prouvant que tu pratiques l'oubli de soi : l'anecdote d'aujourd'hui, ton dévouement envers le petit jeune homme, enfin ta bonté pour Jenny.

— Je ne retiens qu'un seul des trois cas énoncés : le petit jeune homme... Voilà précisément ce qui me tracasse.

Cécile, intéressée, s'approcha :

— Tu l'aimes ?

C'était un peu fort tout de même...

— Légèrement exagéré comme diagnostic. L'aimer ? Le sentiment que j'éprouve pour lui est infiniment plus complexe. Au début, c'était du dédain, du mépris pour un incapable ; ensuite, un intérêt mêlé à une certaine dose de pitié ; enfin, une sympathie un peu protectrice. Armand Bargil est un peu pour moi un enfant qu'on doit guider, soutenir, consoler. Voilà précisément le danger.

— Tu redoutes une évolution nouvelle de ce sentiment?

— Non. Tel qu'il existe, il est capable de me faire commettre une bêtise.

— Hein?

— C'est-à-dire un mariage absurde.

— Je ne puis croire...

— Mais je lutterai contre moi-même. Et d'ailleurs, la question ne se posera pas : M^{me} Rollin, la démarcheuse, n'est pas de celles qu'on épouse.

— Oh ! Ghi. Mais voyons, ce que tu dis là...

— ... Est vrai, conclut Ghi en se levant.

Elles se remirent en marche avec plus de lenteur. Ghi paraissait admirer le paysage, la forêt qui cessait brusquement, la campagne qui s'étendait à perte de vue, dorée par le soleil d'août.

Cécile, affectueusement, interrogea :

— Pourquoi toujours parler, en termes d'ailleurs inexacts, de ta profession?

— Parce que, dans l'ordre des sentiments, elle a été, elle restera un obstacle. Veux-tu que nous évoquions le passé? Tu t'en souviens, lorsque, grandes fillettes, nous nous retrouvions chez M^{me} Renard ou chez maman? Eh bien ! en toute franchise, que penses-tu du changement opéré?

— Tu veux une réponse sincère?

— Evidemment.

Cécile détailla la silhouette de son amie. Ghi, vêtue d'une toilette blanche : jupe à plis, chemisette de soie finement ajourée, était tout simplement charmante. Les yeux sombres, qui « éclairaient » le visage, faisaient oublier d'imperceptibles rides. Les cheveux, rejetés en arrière, dégageaient le front lisse.

— Eh bien ! reprit Cécile, je te répondrai en te disant que je m'explique l'attitude de Guy Landibert.

— Quelle remarque inattendue !

— C'est que tu es très jolie, très élégante. Je te regardais pendant le match. Vraiment, sans aucun parti pris...

— Au tennis, évidemment. Ce sport ne requiert pas les mièvreries, les chichis d'un cinq à sept. Mais, que veux-tu ? je ne suis pas un bibelot, une petite madame jolie, raffinée. Je suis une démarchuse.

— Encore ! Décidément, c'est une gageure.

— Et d'ailleurs, cela, je l'ai voulu. Lorsque mes chers parents me quittèrent — tu te souviens, Cécile, à huit jours d'intervalle, — j'avais douze ans. On me mit en pension. J'y restai jusqu'à ma majorité. Neuf ans : il n'en fallut pas davantage à mon tuteur pour dilapider ma fortune. Qu'aurais-je pu faire ? Le professorat ? L'enseignement ? Occupations de femme du monde qui ne la diminuent pas aux yeux de ses

pairs. Seulement, gains aléatoires ou, tout au moins, modestes et partant insuffisants pour me tirer d'affaire.

« Devenir dactylo, secrétaire, comptable? Je m'y résignais mal. L'arrivée au « bureau » à heure fixe, le travail imposé, la stricte régularité : voilà qui m'épouvantait. Puis, cette dépendance étroite, ce peu de considération accordée. Non, tu comprends...

« Restaient les carrières commerciales. Par certains côtés, elles me tentèrent. Un jour, je remarquai dans les annonces d'un quotidien ce paragraphe : « Jeune démarcheur est demandé pour transactions immobilières. »

« Je me fis expliquer en quoi consistait le métier de démarcheur... et je me présentai hardiment. Il me semble revivre cette heure. J'insistai pour être reçue. Introduite dans le bureau du directeur, je me présentai avec aplomb, ajoutant que je venais offrir mes services, puisqu'on demandait un démarcheur... Oh ! l'effarement de M. Vironde qui devait être mon premier chef.

« — Mais, Mademoiselle, vous n'avez pas compris... ?

« Je ne me laissai pas démonter.

« — Ce qu'un jeune homme est capable de faire dans le sens de la subtilité, du doigté et

aussi de la persévérence, pourquoi une femme ne le pourrait-elle pas?

« — Mais une jeune fille comme vous...

« — Enfin, si vous vouliez essayer?

« Il hésita, réfléchit et finit par dire :

« — Eh bien ! essayons. Mais, je vous en préviens, ce n'est ni facile ni agréable.

« — Qu'importe !

« Et l'essai fut concluant. Seulement...

« Seulement, oui, j'ai beaucoup perdu à ce contact des réalités. Autrefois, je me résignais. J'avais un principe : mener une existence double. D'une part, les démarches, les soucis, mais parfois les succès, et surtout les résultats... palpables ; d'autre part, les satisfactions dans l'ordre intellectuel : livres, expositions de peinture, théâtre, voyages... Et je trouvais cette combinaison parfaite.

« Mais... quelque chose empêche les deux tendances de se concilier.

« Ainsi, Ghi, la démarcheuse, ne peut rêver. Et l'artiste ne peut pas aimer à cause de... l'autre Ghi.

« L'être intime est resté le même ; l'extérieur seul a changé. Mais l'extérieur, aux yeux du monde, compte tellement ! »

Ghi se tut. Elles étaient arrivées au sommet des falaises. La mer s'étendait, immense, moirée

par les rayons du soleil. L'air était frais. Le vent lutinait avec la jupe de Ghi.

La jeune fille, debout, regardait fixement le flot déchaîné qui battait contre les rochers avec un bruit sec. Elle s'attardait à détailler la frange de l'écume, les vagues puissantes ou l'ondulation sournoise du flot.

Un peu d'eau de mer jaillit sur la main qui tenait la raquette. Ghi, réveillée, s'inquiéta :

— Rentrons-nous ?

Elles s'éloignèrent. Ghi pourtant se retourna, admira une fois encore la mer qui se confondait avec le ciel tourmenté, traversé de lueurs étranges.

Ghi remarqua :

— Je préfère encore la mer à la montagne.

Cécile laissa tomber la phrase qu'elle jugea banale. La montagne, les sapins, les pics neigeux, est-ce que tout cela évoquait quelque chose ?

Le souvenir de René Flodin, le poète en prose, l'artiste qui avait souffert, s'estompait... jusqu'à ne presque plus exister...

VI

— Mademoiselle Rollin. Enfin,... quel bonheur ! Plusieurs affaires attendent votre retour pour recevoir une solution satisfaisante.

Ghi eut un sourire en répliquant :

— Huit jours. Mon absence n'a pas été bien longue.

— Elle m'a paru terriblement prolongée, à moi.

— Mais nous allons remettre tout au point.

— Je n'en doute pas un instant. Il n'en est pas moins vrai que je me suis bien ennuyé pendant ces huit jours.

Le sourire de Ghi s'accentua.

— Non, ce n'est pas drôle de travailler seul, continua Bargil. Enfin, vous voilà. Cet après-midi, vous m'accompagnerez. On m'a confié plusieurs immeubles à vendre. Il convient de les visiter.

Ah ! mademoiselle Rollin, nous allons faire de la bonne besogne.

Ghi, après quelques phrases rapides, se mit au travail. L'agence Bargil était maintenant cotée. Dix-huit mois avaient suffi pour changer la face des choses. La minable boutique n'existaient plus. A sa place, un bureau confortable, sans luxe excessif, mais bien installé. Lorsqu'un visiteur entrait, il était reçu par une dactylo qui lui demandait l'objet de sa visite. On passait une fiche à Armand ou à Ghi qui se partageaient la besogne. Chacun avait maintenant son bureau. M^{me} Bargil se résignait, faute de place, à ne venir qu'en passante. Ce n'était pas sans regrets ni révoltes intérieures qu'elle faisait cette concession, et elle gardait un peu de rancune à Ghi qui n'en pouvait mais...

M^{me} Bargil n'ignorait pas ce qu'elle devait à la démarcheuse. Seulement, au fur et à mesure que le temps passait, le grand service rendu naguère perdait du relief. Ingratitude? Non. Réaction très humaine de l'orgueil.

— Montez, mademoiselle Rollin.

Ghi s'installa dans la petite torpédo à deux places ; récente acquisition d'Armand.

Tout d'abord, ils n'échangèrent que des remarques assez décousues. Puis Armand s'informa des courtes vacances de Ghi. Saint-Va-

léry-en-Caux, mais n'était-ce pas la plage voisine de Veules-les-Roses? Armand connaissait Veules pour y avoir excursionné autrefois. Quel pays de rêve!

Ghi parla des forêts, de la mer, du baiser humide des vaguelettes s'étendant en demi-cercle sur le sable de la grève, avançant, reculant, puis s'approchant de nouveau, sournoises, coquettesses...

Armand donna sa préférence aux grosses lames qui frappent les rochers, qui s'épanouissent en gerbes d'écume.

Mais la voiture stoppa devant un immeuble d'aspect sordide. Armand et Ghi durent s'entretenir de choses bien différentes pendant une visite qui ne les charma ni l'un ni l'autre.

Mais, installés côte à côte dans la voiture, ils reprirent leur conversation. Armand parla distractions, sport. Ghi vanta le tennis de Saint-Valéry.

Et puis... comment cela se fit-il? Personne ne devait le savoir, les deux principaux intéressés pas plus que les autres...

Au retour, Armand pria sa collaboratrice de venir travailler près de lui. Ils collationnèrent un bail, Ghi ayant persuadé Armand de rédiger les petits actes, ce qui augmentait les bénéfices.

Cette tâche terminée, Armand trouva mille prétextes pour retenir un peu Ghi, lui répéter

que, sans elle, il ne pouvait rien faire et que...

Mon Dieu, c'était à prévoir...

Le soir tombait,... les minutes s'égrenaient... Armand parlait toujours. Ghi ne cherchait pas à l'interrompre.

— Si vous vouliez... Notre petite vie de travail resterait la même. Mais nous nous aimerais tant... Ne plus faire qu'un... Mademoiselle Ghi, ne dites pas encore non. Réfléchissez... Je serais le plus respectueux des maris. Je sais bien, vous pouviez prétendre à beaucoup mieux. Mais, croyez-moi, personne ne vous aimera comme je vous aime... Vous ne dites pas non... Vous protestez : ce n'est pas encore oui, mais... Huit jours, vous m'imposez encore huit longs jours d'attente... Ma demande vous a prise au dépourvu... Et pourtant, mademoiselle Ghi, il y a longtemps, si longtemps...

« Ma mère?... Mais elle vous considérait déjà comme sa fille... Ne cherchez pas des objections. Promettez-moi de réfléchir... Mademoiselle Ghi, il ne faut pas dédaigner l'amour qui s'offre à vous, car, je vous le répète : je vous aime... »

Brusquement, la porte s'ouvrit sous la pression d'une main nerveuse. Armand et Ghi sursautèrent comme deux coupables.

M^{me} Bargil, le visage contracté, pénétra dans le bureau de son fils.

— Eh bien ! Armand, et ces immeubles de

rapport? A-t-on surfait leur valeur? Ah! mademoiselle Rollin! Bonjour, Mademoiselle. Je ne vous demande pas si vos vacances se sont bien passées. Votre mine me renseigne suffisamment.

« Armand, il est tard, nous allons rentrer. Mademoiselle, je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Vous devez avoir beaucoup de travail. »

Ghi, les joues en feu, réintégra son bureau, se demandant avec inquiétude si vraiment M^{me} Bargil avait entendu leur conversation.



Quelques jours passèrent... Ghi songeait.

La demande d'Armand ne la surprenait pas outre mesure, mais elle entendait ne prendre aucune décision qu'elle n'eût sérieusement pesée.

Aucun malaise, aucun sentiment impétueux. Ce n'était plus le premier rêve. Ghi, à trente ans, était très jeune. A trente-quatre ans, vieillie, plus expérimentée surtout, elle envisageait le mariage à sa manière positive.

Une pensée la frappait, l'incitant, croyait-elle, à accepter l'amour à elle offert : la certitude d'être utile, de rendre service à celui qu'hier encore elle nommait le petit jeune

homme. Ghi rêvait de vaincre son égoïsme : elle le pensait très sérieusement. Mais il y avait une belle dose de naïveté dans cet élan vers le mieux. Ghi ressemblait à ces petites jeunes filles qui rêvent d'être le sacrifice expiatoire, l'holocauste, mais qui, revenues à la réalité, ne consentiraient pas, pratiquement, à la plus légère contrainte, fût-ce pour l'objet aimé.

Ghi, après ce désir d'immolation et d'offrande d'elle-même, songeait aux petits avantages que lui procurerait son mariage avec Armand. D'abord, sa situation changerait. De démarcheuse, elle deviendrait en quelque sorte l'associée de Bargil... Une associée qui saurait imposer sa volonté et non subir celle d'Armand, c'est-à-dire de sa mère... Car Armand ne décidait rien de lui-même. Il se contentait de nager entre deux eaux,... ceci à la grande irritation de M^{me} Bargil et de Ghi.

Oui, mais... tout cela changerait. Ghi poserait ses conditions.

Le beau mariage, c'était Armand qui le faisait. S'il ne s'en rendait pas nettement compte, on lui prouverait qu'il demeurait, lui, l'obligé, et que sa manière de le reconnaître consisterait à laisser sa femme agir à sa guise. Ghi continuait à peser les arguments, pour ou contre.

Trois jours s'étaient écoulés depuis la demande d'Armand Bargil...

Elle laisserait encore passer cinq jours. Mais sa décision était déjà prise. Il n'y avait pas à tergiverser plus longtemps.

Elle dirait : oui.

VII

Le lendemain était un dimanche. Ghi, après une messe matinale, vaqua aux soins du ménage. Puis elle commença ses préparatifs de toilette. Elle irait ensuite déjeuner dans une crêmerie pour gagner du temps. Une récente lettre de Jenny parlait d'évolution, de poussée fébrile, et Ghi, inquiète, se proposait d'aller au sanatorium l'après-midi.

Tout en établissant l'emploi de sa journée — car, au retour, elle comptait assister à une soirée littéraire, — Ghi procédait à de longues ablutions.

Malgré le ruissellement de l'eau, elle entendit résonner le timbre de la porte.

— Diable... Une visite à cette heure...

En hâte, elle revêtit un peignoir et se précipita.

— Madame Bargil !

La surprise de Ghi était extrême. Jamais la mère d'Armand n'avait franchi le seuil de sa demeure.

— Quelle bonne surprise ! Mais je dois m'excuser. Ma tenue par trop négligée...

— Je vous en prie, Mademoiselle. C'est moi qui m'excuse de vous importuner à une heure peu convenable. Je ne l'aurais pas fait sans de sérieuses raisons.

— Entrez, je vous prie, Madame.

Ghi avait prononcé la dernière phrase avec beaucoup plus de raideur, M^{me} Bargil arborant son air des mauvais jours.

La jeune fille fit les honneurs de son studio et s'éclipsa pour parachever en hâte sa toilette. D'instinct, elle soigna sa mise, choisit une de ses plus jolies robes.

Lorsqu'elle reparut, elle trouva M^{me} Bargil feuilletant le livre de René Flodin et s'attardant, sans aucune discréction, sur la dédicace. Elle reposa le volume, regarda Ghi bien en face.

— Mademoiselle, je n'irai pas par quatre chemins. Vous me connaissez suffisamment, je suppose, pour savoir que j'aime les situations nettes. Mais trêve de préambules. Voilà dix-huit mois, Mademoiselle, que vous travaillez avec mon fils. Je vous vois tous les jours, et pourtant j'ignore

si vous êtes une femme de devoir ou simplement une intrigante.

— Oh ! Madame, cette supposition...

— Voulez-vous me laisser parler ? J'ai entendu votre conversation avec mon fils mardi soir. Sans doute, je ne puis vous accuser à coup sûr. Et puis, c'est Armand, ce niais, qui vous a proposé,... comme si j'aurais accepté une union...

— Je me permets, Madame...

— Que me diriez-vous, Mademoiselle ? Que vous ne vous êtes nullement imposée, bien au contraire,... puisque c'est moi, pauvre sotte, qui suis allée vous chercher. J'ai eu cette faiblesse. Je la déplore aujourd'hui.

— Avez-vous, Madame, à me reprocher une attitude contraire à la modestie ?

— Oh ! Mademoiselle. Tout au plus ai-je noté votre façon de traiter mon fils d'égale à égal, sans vous souvenir qu'il était après tout votre chef, que vous dépendiez de lui.

C'était un peu fort. Ghi se rebella :

— Un chef, cet incapable qui, livré à lui-même n'aurait pu faire face à ses affaires, qui eût dilapidé votre petite fortune, vous réduisant à la misère sans mon intervention, sans mes conseils, sans mon appui !

— Pourtant, vous voulez l'épouser, cet incapable ?

— C'est-à-dire que, suivant nos conventions, j'avais promis de réfléchir à sa demande.

— Mais vous l'aimez, pourtant, cela n'est pas douteux.

Ghi tomba dans le piège. Mais c'était pour elle une si grande satisfaction que de confondre cette mère qui se dressait en ennemie.

— L'aimer... Eh bien ! non, je ne l'aime pas. Si j'avais voulu me marier, mais il y a long-temps que ce serait fait. Puisque vous vous êtes introduite chez moi pour me cracher votre mépris au visage, sachez au moins qui je suis.

« Voyez ces livres. — Et Ghi, rageusement, extirpa d'une bibliothèque des volumes brochés.

— Remarquez la signature : *Edouard Rollin, archiviste paléographe*. Mon père, Madame.

« Voyez cette peinture, cette jeune femme élégante : ma mère, à vingt-deux ans.

« Cette miniature d'Isabey : une grand'mère. Cet officier : un oncle mort pour la France.

« Et je pourrais multiplier les exemples, sortir d'authentiques parchemins. A quoi bon ?...

« Admirez encore ces tableaux dédicacés, ces livres... Tout cela, c'est mon patrimoine moral. Sans doute, il n'y a officiellement aucune comtesse parmi mes aïeules, mais, pourtant, je puis être fière d'appartenir à une famille d'honnêtes gens, d'intellectuels, de Français, de chrétiens.

« Madame, j'ignore quelle femme vous don-

nerez à votre fils, puisque enfin c'est vous qui orientez à votre gré l'avenir de ce petit jeune homme, mais, croyez-moi, vous regretterez peut-être un jour celle qui, pour gagner sa subsistance, a pris l'extérieur d'une démarchueuse."

Ghi s'arrêta. Elle tremblait de tous ses membres. M^{me} Bargil était blême.

— En somme, de toutes manières, vous n'auriez pas épousé Armand?

— Je ne vous reconnaiss pas le droit de continuer cet interrogatoire, répliqua la jeune fille hors d'elle.

Les deux femmes s'affrontèrent du regard. M^{me} Bargil, fidèle à sa tactique lorsque la violence ne donnait pas les résultats attendus, fondit en larmes.

— Ah ! que je suis malheureuse. Heu... heu... Mademoiselle, vous me faites de la peine. Heu... heu... Vous êtes dure... Heu... Parler sur ce ton à une personne de mon âge. Heu... heu...

Ghi laissa passer le déluge, puis nettement questionna :

— En résumé, qu'attendez-vous de moi?

— Mais...

— Que je m'éloigne? Vous serez satisfaite. Demain, je donnerai mon compte à M. Bargil.

— Vous feriez cela?

— Et même j'essayerai de m'éclipser avant le délai prévu.

— Mademoiselle Rollin...

— C'est bien tout ce que vous aviez à me demander?

— Chère Mademoiselle, je...

— Vous serez satisfaite. Adieu, Madame.

Une heure plus tard...

Ghi, écroulée sur son divan, songeait... Aucune vraie douleur. Seulement, une grande confusion, de la colère, de la rage.

Mais il y avait un monde entre le brisement intime qu'avait provoqué en elle la mort de René et son irritation d'aujourd'hui.

Dans ce deuxième roman, l'égoïsme avait parlé le premier, puis l'orgueil. L'orgueil se trouvait souffleté durement, il fallait le reconnaître, par cette autre orgueilleuse qu'était M^{me} Bargil.

Il existait bien un troisième sentiment, d'une essence très supérieure : cette sympathie protectrice pour Armand. Toutefois, elle était superficielle, puisqu'une scène de moins d'une demi-heure avait suffi pour l'anéantir.

Ghi réfléchissait... Au fond, sa prudence et toutes les précautions prises pour assurer son bonheur s'avéraient insuffisantes.

Energique, décidée coûte que coûte à se do-

miner, Ghi consulta sa montre et constata qu'elle avait juste le temps de se rendre à la gare. Il ne fallait pas que Jenny supportât les conséquences de l'affront infligé. Ghi se passerait de déjeuner, voilà tout. D'ailleurs, aurait-elle pu absorber le moindre potage dans l'état où elle se trouvait ?

Et l'après-midi s'écoula... Jenny était très souffrante : on parlait d'opération.

Ghi prodigua à la malade des encouragements, des témoignages d'affection, si bien que Jenny, émue, remarqua :

— Vous êtes bonne. Je n'ai jamais eu si nettement l'impression que vous m'aimiez. Et cela est si réconfortant !

Ghi en fut toute remuée. Allons, la souffrance n'était pas inutile. Elle embrassa affectueusement Jenny, promit de revenir le dimanche suivant et repartit plus calme, riche de ce qu'elle avait donné d'elle-même. Heureux dépouillement qui n'amoindrit pas, mais augmente d'autant la richesse spirituelle.

A la gare de Lyon, Ghi hésita. Se rendrait-elle, malgré tout, à la soirée littéraire ? D'une part, elle n'était pas suffisamment remise pour apprécier le spectacle de choix, et, d'autre part,... elle avait mieux à faire, peut-être.

Ghi réintégra son appartement. Toute la soirée, elle feuilleta d'anciennes revues, découvrant des articles susceptibles d'intéresser Jenny et ses compagnes. Allons, la partie était gagnée malgré toutes les apparences. Ghi savait souffrir et utiliser pour les autres une souffrance... qui passerait.

VIII

Après cette crise violente, si violente que Ghi s'étonna un peu plus tard d'avoir pu, tout en la subissant, conserver un calme de surface, il fallut bien prendre une détermination.

Ghi n'avait pas hésité à répondre à M^{me} Bargil qu'elle saurait se retirer librement. Elle était toujours décidée à le faire. Mais, après une nuit terriblement longue, lorsque, le lundi matin, elle se rendit au bureau, il lui fut difficile de brider son émotion. Toutefois, elle était bien résolue à aller jusqu'au bout.

Armand se trouvait dans le magasin désert, la dactylographe n'étant pas encore arrivée. Ghi demanda un entretien : mollement, il acquiesça. Dans le bureau, théâtre de l'aveu d'amour faif

quelques jours plus tôt, Ghi fit connaître son intention de partir.

Par avance, elle avait imaginé la scène, l'étonnement de Bargil, ses protestations, ses questions pressantes.

Et, au lieu de cela, rien... rien qu'un silence attentif, presque approbateur.

Puis cette réponse, en vérité déconcertante :

— Comme il vous plaira.

— Donc, je partirai dans un mois.

— Plus tôt si vous voulez.

— Alors, dans quatre jours, c'est-à-dire vendredi soir.

— Entendu.

Et Ghi, complètement sidérée, réintégra son bureau.

A quoi fallait-il attribuer la volte-face de Bargil?

Hélas ! on se trouvait en présence de faits sur lesquels il vaudrait peut-être mieux ne pas s'étendre.

Et pourtant !

Il y a, dans la découverte des vilenies, tout un enseignement dont les âmes suffisamment averties peuvent faire leur profit.

Après sa demande en mariage, Armand avait tout confié à sa mère qui ne protesta pas. Mais

elle émit la prétention, légitime en soi, de prendre des renseignements sur la future épouse de son fils. Armand approuva.

Et c'est ici que l'histoire devient invraisemblable. M^{me} Bargil, après sa tumultueuse visite chez Ghi, entreprit tout un échafaudage de... contre-vérités. L'algarade fut déformée, M^{me} Bargil s'adjugeant le plus beau rôle. Elle usa de... mensonges — pour appeler les choses par leur nom — et même de calomnies. Elle voulait arriver à ses fins : les moyens employés pouvaient être plus que douteux ; qu'importe ? Et puis, la haine a si vite fait de déformer tout et de donner aux plus honteux procédés une apparence de justification.

Le pis, c'est qu'Armand se laissa prendre au piège. Ce garçon pouvait avoir des défauts : il était loyal et jugeait tout le monde d'après lui. Il te serait fait un scrupule de contrôler les allégations de sa mère.

* * *

Ghi, sans pouvoir reconstituer les faits dans les détails, devina en partie la vérité, une phrase maladroite ayant échappé à Armand.

La première pensée de Ghi fut de courir chez M^{me} Bargil et, devant son fils, lui faire rétracter ses calomnies.

A la réflexion, elle y renonça. Après tout, mieux valait garder le beau rôle et laisser à d'autres le soin de se dresser en justicières devant cette vieille femme.

Elle se résigna donc à garder le silence, à accepter cette révoltante injustice, mais pour souffrir davantage. Ah ! ce chagrin qu'elle ne voulait pas laisser paraître, cette rage impuissante qu'elle dissimulait au prix d'efforts sans cesse renouvelés, ce silence, cette solitude morale !

Et Ghi, un soir, se prit à envisager doucement l'avenir.

* * *

Non pas que sa situation, professionnellement parlant, lui donnât quelque inquiétude. M^{me} Rollin était très connue dans le monde des affaires ; elle découvrit sans difficulté l'emploi répondant à la fois à ses goûts et à sa réelle valeur.

Mais enfin, sans parler de l'humiliation ressentie, après avoir envisagé une autre vie, il était infiniment décevant de devoir renoncer à un rêve dans lequel Ghi entrevoyait un peu de bonheur.

Le bonheur... C'est en vain que le cœur l'appelle, le désire, l'exige. Comme la quiétude ou, plus exactement, l'absence d'inquiétude

laisse insatisfait pour peu que l'état devienne permanent, comme la beauté finit par lasser l'œil qui la contemple, le bonheur, même s'il existait à l'état absolu, ne pourrait pas être parfait.

Qu'y a-t-il donc, alors, qui ressemble davantage à une vie brisée qu'une vie heureuse? Parce que le bonheur est instable, on craint de le perdre; mais, s'il était stable, il fatiguerait.

Alors?...

Dans cet ordre d'idées, les vrais riches seraient les pauvres qui, ne possédant rien, ont le désir et l'illusion intacts. Les vrais vivants? Les malades qui, n'ayant pas vécu, imaginent librement la vie. Les vrais sages? Ceux qui ne désirent rien.

Mais nos désirs sont-ils forcément condamnables? Et n'est-ce pas faire preuve d'une psychologie fausse — même du point de vue religieux — que d'être trop facilement satisfait du peu que nous donne la vie?

Ah! la vie...

Le bonheur... Ce n'était pas au fond tellement cela qu'avait désiré Ghi. Mais la justice, une justice qui ne permettrait pas à la calomnie de vaincre la bonne foi, une justice qui exige-

rait la lumière sur les agissements de M^{me} Bargil, qui obligerait cette créature dépourvue de conscience à reconnaître l'infâmie de sa conduite, à implorer son pardon.

Et, en dépit de la décision prise, Ghi crut voir la vieille femme humiliée, vaincue, peut-être repentante, qui s'éloignait loin, bien loin de ceux qu'elle avait voulu, dans un accès de jalouse sénile, à jamais séparer.

Puis les pensées de Ghi se reportèrent sur elle-même. En un tel moment, après de telles émotions, n'était-ce pas tout naturel?

Un mariage rompu — de quelle manière! — des rêves brisés, une vie professionnelle à reconstruire, des souvenirs douloureux qu'on chasserait difficilement, mêlés à des regrets pour une tâche de dévouement qu'on n'avait pas comprise tout de suite : le bilan était-il exact?

René Flodin... Armand Bargil...

Deux noms qui s'imposaient et qui, en quelque sorte, matérialisaient deux étapes, deux rêves.

Et pourtant, quelle aberration! Et comment Ghi osait-elle comparer le poète, le rêveur, et l'homme incapable d'initiative? Celui qui avait su lutter contre le mal implacable, contre les pensées déprimantes, et l'autre, l'être hésitant, qui avait appelé Ghi à son aide et qui, maintenant, la repoussait?

Sans doute, on ne pouvait opposer l'un à l'autre ni comparer l'inclination éprouvée pour l'un et l'affection protectrice accordée à l'autre. Mais, parce que, au fond, rien n'est simple, voici que Ghi s'arrêta sur ces deux cas si différents et savoura mieux l'amertume de la fin, si peu conforme à ce qu'elle avait espéré, de ses deux rêves.

René Flodin. Pourquoi donc l'avait-elle oublié si vite? Pour apaiser un indéfinissable remords, que d'aucuns auraient jugé excessif, Ghi avait décidé de s'intéresser aux malades, à ses frères à lui. En les frôlant, en essayant de les comprendre, Ghi avait senti quelle activité se cachait sous cette mort anticipée, quelle tendresse enfin pouvait s'exprimer dans un simple regard, alors que les lèvres contagieuses se refusaient à donner un baiser.

Par les malades, Ghi avait compris ce qu'était René Flodin. Mais elle avait deviné aussi quelque chose de plus malaisément explicable, de plus douloureux. Ce que René aurait pu lui donner, fruit de cet amour trop élevé, de cette vie trop contemplative ; ce lien trop irréel, pour tout dire, est-ce qu'il aurait toujours satisfait Ghi, Ghi qui, à tout prendre, n'était qu'une femme de chair avec ses aspirations de vivre réellement, de donner la vie?

Donner la vie... Voilà ce à quoi cette Ghi,

éprise d'individualisme, avait pensé en écoutant la requête d'Armand Bargil. Pensée inachevée, si vague, en tout cas, que Ghi ne s'y était même pas arrêtée lors de la décision qu'elle avait prise d'accepter la proposition de Bargil. Et pourtant, c'était à son insu cette pensée, ce désir qui l'avaient fait opter pour une réponse affirmative que les circonstances ne lui avaient pas permis de donner.

Vivre... Donner la vie... Un frisson secoua Ghi. Ce frémissement ne pouvait pas laisser de doute. Ghi était femme, elle le demeurait malgré tout, avant tout. Elle aurait beau, comme hier, s'absorber dans sa tâche aride, mais qui l'intéressait, parcourir des ruelles sombres, sa serviette sous le bras, faire signer des compromis, parler négligemment de plus-value, calculer avec précision, batailler ferme et s'attirer des remarques comme celle-ci : « M^{me} Rollin, c'est vraiment un homme d'affaires », rien ne pouvait empêcher qu'elle fût « elle », c'est-à-dire une femme dont les désirs resteraient inassouvis. Elle pourrait donner aux autres cette illusion de la vie ; elle comprenait bien aujourd'hui que ce mouvement, cette agitation, ne signifiaient rien. Et que sa vie, cette vie en apparence si bien remplie, était une vie morte.

Donner la vie... Avoir un enfant à soi, être mère. Ghi s'arrêtait presque douloureusement à

cette pensée, à ce rêve qui ne se réalisera pas. A l'encontre de beaucoup de jeunes femmes, Ghi n'évoquait pas avec une minutie un brin puérile le berceau fanfreluché ; elle ne réalisait pas le changement que la maternité pourrait accomplir dans son être moral. Mais elle sentait que cette transformation profonde contribuerait à l'épanouissement d'elle-même, compléterait, par la souffrance et par la joie, ce qui, chez Ghi, restait inachevé.

Non pas que Ghi s'illusionnât sur la qualité de l'amour maternel, si vrai et si pur qu'il puisse être. L'exemple de M^{me} Bargil prouvait trop quelles déformations il pouvait subir, à quels égarements il pouvait entraîner. Mais Ghi se rendait bien compte que, en dépit du mauvais emploi qu'on en pouvait faire, le sentiment maternel demeurait encore le seul qui pût hausser la nature humaine au-delà de son lamentable égoïsme.

* * *

Mais la vie active appelait Ghi, lui imposait le travail quotidien, ce travail qu'elle continuerait ailleurs, mais qui resterait spécifiquement le même...

Le mercredi, puis le jeudi s'écoulèrent, mornes. Une jeune dactylo était venue grossir l'effectif de l'agence Bargil. La première se

gonflait : Armand ne lui avait-il pas promis de lui donner la place de Ghi ?

Le vendredi matin, Ghi reçut une carte de Cécile, lui annonçant ses fiançailles, encore tout officieuses, avec Guy Landibert.

C'est à toi que je dois mon bonheur, écrivait Cécile. Mais je pense que, toi aussi, tu vas m'apprendre prochainement une bonne nouvelle.

Ghi en eut le cœur serré. Recevoir cette lettre aujourd'hui, n'était-ce pas une dérision ?

Une pensée la consola : si sa tristesse, son inquiétude et la souffrance de l'humiliation ache-taient le bonheur de Cécile ? Mais pourquoi pas ?

Ghi arriva au bureau comme d'habitude. Elle salua Bargil qui lui répondit avec embarras. Les deux petites, en sourdine, ricanaien-t.

Au début de l'après-midi, Armand annonça qu'il s'absentait pour le reste de la journée. Il prit congé de Ghi froidement. Bien que peu por-tée à broyer du noir, cette attitude lui fit mal.

Mais une autre humiliation devait couronner cette journée. Les employées chuchotaient, sans aucune retenue, maintenant.

— Il paraît qu'elle voulait l'épouser.

— Ce n'est pas possible.

— Mais si. Et la preuve, c'est que M^{me} Bar-gil m'a répété, l'autre jour...

Alors la voix de Ghi s'éleva :

— Mademoiselle Louise, voulez-vous venir avec votre bloc?

La dactylo s'avança, tremblante.

— Je vais vous donner quelques lettres. Vous les taperez immédiatement.

Avec la souplesse des lâches, M^{me} Louise s'exécuta.

Ghi dictait avec sa netteté habituelle. Mais quelque chose en elle se brisait. Ainsi, c'était la dernière fois...

La sonnerie du téléphone cétentit. Il y eut des questions, des réponses. Puis :

— On demande M^{me} Rollin.

Ghi saisit l'appareil :

— Allô. Oui, c'est moi.

— Ah ! parfait, chère Mademoiselle. Ici, le cabinet Normand. D'après ce que vous m'avez dit, vous seriez libre demain ?

— Oui. Mais seulement lundi je...

— C'est exact. Toutefois, il s'agit d'une affaire particulièrement intéressante. Pourriez-vous vous trouver à mon cabinet à quatorze heures ? Oui. Très bien. Voici ce dont il s'agit. Un amateur cherche à acheter un immeuble de rapport. J'ai ce qui lui convient, mais il hésite. Plusieurs agences guettent l'affaire. Le client est difficile : il faudrait le convaincre. Si vous y réussissez, nous partagerons la commission par

moitié, tout simplement... Venir me voir demain matin, à dix heures? Oui, mais... Ah! pour avoir des détails complémentaires. Vous avez parfaitement raison. Eh bien! c'est entendu : à demain, dix heures. Je note. Encore merci, mademoiselle Rollin.

Ghi raccrocha l'appareil et, geste qu'elle avait déjà fait maintes fois, inscrivit sur son carnet le rendez-vous.

Allons, rien n'était perdu. Sans doute, le «tournant» était un peu dur, mais, peut-être, de cette épreuve, jaillirait-il pour Ghi un bien infiniment supérieur à celui qui aurait pu résulter d'une union qui, à l'envisager de près, présentait de sérieux inconvénients, en raison des caractères très différents.

Restait le sacrifice d'une maternité éventuelle. Mais le désir de l'enfant ne peut, en aucun cas, justifier un mariage que le cœur n'a pas pleinement ratifié. Et Ghi ne pouvait réaliser sans sourire l'étrange couple qu'ils auraient fait, elle et Armand. Quant à ses aspirations maternelles, ne pouvait-elle les transporter sur un autre plan, et la maternité spirituelle, encore qu'elle puisse sembler bien incolore et bien incomplète, ne suffit-elle pas à dilater une âme et à l'élever au-dessus de son égoïsme?

Non, rien n'était perdu. Il y aurait, comme hier, de l'activité à dépenser,... de beaux

voyages à faire, des sites à visiter,... des livres intéressants, des vers qui chantent, de la musique qui élève,... des œuvres d'art qui font oublier les réalités brutales,... des souffrances à consoler,... des bonheurs à acheter.

La vie, mais quand on sait la regarder sans amertume, sans colère, quand on peut l'envisager sans trop d'illusion, quelle arme de premier ordre !

Le temps, que d'aucuns gaspillent, quel prix n'acquiert-il pas quand on sait l'employer pour le bien ?

Ghi était toute rassérénée. Décidément, l'avenir ne paraissait pas si sombre, et ce deuxième rêve aurait pu se terminer beaucoup plus mal.

* * *

En achevant de passer le tampon sur l'agenda de poche, Ghi demanda à sa dactylo :

— Mademoiselle, relisez-moi la dernière phrase ?

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

ALBUM

N° 4.

Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet. 36 pages. Grand format.

ALBUM

N° 5.

Filet et Milan. (*Filets anciens, filets modernes.*) 300 modèles. 100 pages. Grand format.

ALBUM

N° 8.

La Décoration de la maison. Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.

ALBUM

N° 9.

Album liturgique. 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.

ALBUM

N° 11.

Crochet d'art pour ameublement. 200 modèles. 84 pages. Grand format.

ALBUM

N° 12.

Vêtements de laine au crochet et au tricot. 150 modèles, 100 pages. Grand format.

ALBUM

N° 13.

Toute la layette. Broderie, Tricot et crochet. 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

ALBUM

N° 14.

Alphabets et Monogrammes, contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; franco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1).

NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).

LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).

TRICOT et CROCHET (Album n° 5).

TRICOT et CROCHET (Album n° 6).

TRICOT et CROCHET (Album n° 7).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

PREMIÈRES BRODERIES (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; franco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 50 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 28 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir, en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné permettant de relier facilement un volume de la Collection "STELLA"

Adresser vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07), à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (14^e).

